



UQÀM

Chaire de recherche sur
les enjeux de la diversité
en éducation et en formation

Les pratiques d'agent.e.s de développement communautaire et scolaire au Conseil scolaire acadien provincial (Nouvelle-Écosse)

Recueil de récits de pratique



Québec 

 Conseil scolaire
acadien provincial

Merci...

aux personnes qui ont accepté de partager leur récit. Sans vous, le projet n'aurait pas pu avoir lieu.

Merci...

à Paula Brayner Souto Maior Lima pour l'assistanat de recherche rigoureux.

Merci...

à Marie-Claire Légaré pour la révision linguistique impeccable.

Et merci...

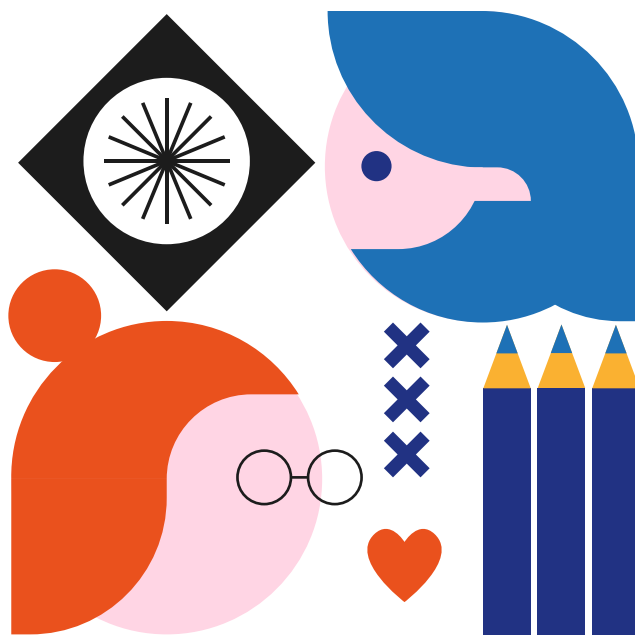
à Fabian Will pour la mise en page et les illustrations exceptionnelles!

Pour citer ce document :

Audet, G., Charette, J. et Brayner Souto Maior Lima, P. (2025). *Les pratiques d'agent.e.s de développement communautaire et scolaire au Conseil scolaire acadien provincial (Nouvelle-Écosse)*. Recueil de récits de pratique. Gouvernement du Québec, Chaire de recherche UQAM sur les enjeux de la diversité en éducation et en formation et Conseil scolaire acadien provincial.



Le projet de recherche



Les récits de pratique de ce recueil sont issus du projet de recherche *Pratiques d'agent.e.s de développement scolaire et communautaire du Conseil scolaire acadien provincial : soutenir la diversité de la francophonie acadienne, la réussite éducative et la participation de tous* (Audet et Charette, 2024-2025) qui a été subventionné par le Programme d'appui à la francophonie canadienne du Secrétariat québécois aux relations canadiennes, maintenant la Direction de la francophonie canadienne du ministère de la Langue française. Tel que l'indique son titre, le projet de recherche souhaitait documenter le travail d'agent.e.s de développement scolaire et communautaire (ADSC) qui œuvrent dans des écoles du Conseil scolaire acadien provincial (CSAP). Pour ce faire, il a été demandé aux ADSC volontaires de choisir et de raconter une situation vécue dans le cadre de leur travail. Cette situation devait être inhabituelle, dans le sens qu'elle les amenait à sortir de leur routine en quelque sorte et illustrer, leur rôle de leur point de vue. Au terme de leur histoire, les ADSC ont aussi été invité.e.s à formuler un conseil à l'intention de personnes qui vivraient une situation semblable dans le cadre de leur travail ou qui commencent dans un rôle d'ADSC. Ainsi, ce recueil réunit sept récits qui, nous l'espérons, vous permettront de vous rapprocher de la réalité de leur pratique.



Table des matières

Alex

Renouer avec la langue française grâce aux collaborations école-famille-communauté **5**

Andréa

Amener les jeunes à vivre des expériences en français..... **10**

Arcade

Se sentir adopté par la communauté **14**

Camélia

Pour le plaisir des enfants..... **17**

Dylan

(Re)vivre la francophonie à travers la musique **21**

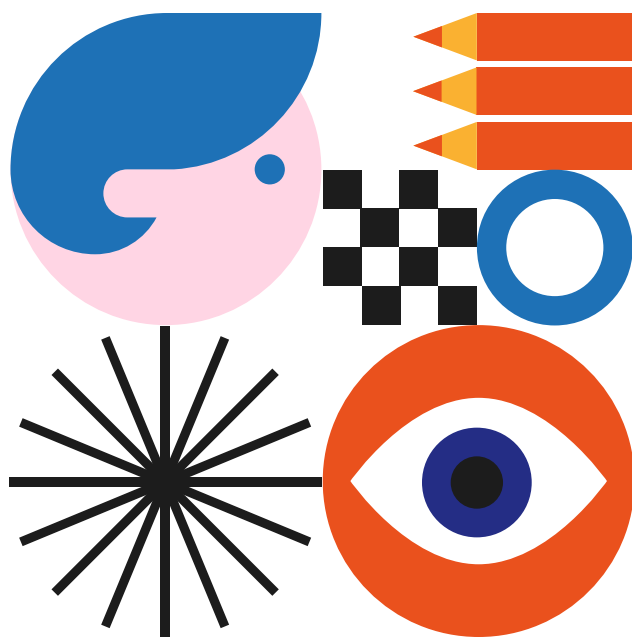
Enzo

Aller à la rencontre des gens..... **24**

Luna

Trouver sa place à l'école, tout en restant soi-même **28**





**Le récit
de pratique
d'Alex**

Renouer avec la langue française grâce aux collaborations école-famille- communauté

Mon nom est Alex. Je travaille en tant qu'agente de développement scolaire et communautaire (ADSC) dans une école d'Halifax. Il est difficile de décrire le poste que j'occupe surtout parce que quand je suis entrée en poste, on était encore au milieu de grands changements. Initialement, les ADSC étaient à la charge de la direction d'école. À cette époque, les agents étaient un peu comme des « bouche-trous » officiels, disons. L'idée était d'être passeur culturel et d'organiser des activités, mais sans mission directe et spécifique. Quand je suis entrée en poste, on commençait à avoir des superviseurs. Je peux donc dire que j'étais là au point de transformation. Au début, ce poste consistait vraiment à animer des activités autant que possible. Maintenant, l'ADSC est quelqu'un qui, dans les écoles, fait le pont entre la communauté, l'école, les élèves et les parents, pour faire vivre de la culture francophone dans les écoles et hors de l'école aussi.

J'ai moi-même fréquenté une école du CSAP au primaire et au secondaire. À cette époque, dans les écoles secondaires au CSAP, ce n'était pas *cool* de parler en français. Ça l'est plus maintenant. Je parlais rarement en français, parce tous mes amis parlaient en anglais. De plus, je suis allée à une université anglophone. Les seules personnes avec qui je parlais en français étaient mes parents. J'avais vraiment

honte de parler en français parce que ce n'était pas vu comme cool. Je participais à toutes les activités provinciales, à toutes les activités du Conseil jeunesse provincial, aux Jeux de l'Acadie qu'on a en Nouvelle-Écosse. J'aimais vraiment cela, mais j'avais honte. Même si je suis francophone de naissance, j'ai perdu un peu mon français. J'ai perdu pendant longtemps ma fierté d'être francophone. Quand j'ai gradué et que j'ai recommencé à aider dans les écoles secondaires pour les clubs de théâtre, j'ai revécu l'idée de « *Oh my God*, c'est vrai, le français c'est tellement le *fun*! »

La situation que j'aimerais partager dans le cadre de ce récit de pratique s'est produite il y a un ou deux ans. Une nouvelle directrice est entrée en fonction à l'école. Elle avait une idée de projet : elle voulait faire une kermesse hivernale à l'école, qu'on a appelée la Kermesse de la lumière, parce que beaucoup de célébrations en décembre ont rapport avec la lumière. C'est devenu un *trademark*. C'était vraiment le plus grand événement que j'ai jamais organisé. L'idée originale était que chaque classe produise quelque chose et qu'on vende ces produits pendant une petite kermesse avec les parents, une journée de fin de semaine. Cela a commencé avec juste cette petite idée-là. Donc, j'ai approché chaque enseignant avec une liste d'idées en disant : « Je vais venir dans vos classes. Je vais vous aider si vous avez

besoin d'aide. On va produire des choses ». Il y a des classes qui ont fait des petites lanternes, d'autres ont fait des pots de chocolat chaud pour vendre, d'autres personnes ont fabriqué des décorations de Noël ou d'hiver...

J'ai proposé quelques idées, mais certaines classes et certains enseignants ont proposé leurs propres idées qu'ils voulaient vraiment réaliser. Ils ont donc fait ce qu'ils voulaient, ce qui était parfait pour moi, parce que cela me sauvait un peu de travail! Nous avons près de 500 élèves et 25 classes à l'école. Donc c'était déjà beaucoup pour produire tout ça. C'est pourquoi nous avons commencé avec juste cette idée-là. On s'est pris trois mois à l'avance. En septembre, on s'est dit qu'en décembre, on voulait faire une activité. Pour le mois de septembre, les enseignants devaient décider ce qu'ils voulaient faire, car en octobre j'allais chercher tout le matériel. J'ai fait une sorte de gabarit dans lequel tous les enseignants ont indiqué ce qu'ils allaient réaliser, leurs besoins en termes de matériel et de soutien, s'ils en avaient besoin. Ensuite, en novembre, on a fabriqué les produits, pendant les heures de classe. Soit j'allais dans les classes et je menais l'activité, soit j'allais dans les classes et j'étais juste un autre adulte dans la salle pour superviser et cela réduisait la quantité de travail de l'enseignante!

Parfois, les enseignantes ne voulaient pas que je sois dans la classe. Ils savaient vraiment ce qu'ils allaient faire et certaines avaient commencé la production. Quand on a commencé à penser à la kermesse, on s'est dit qu'on aimerait que cela soit comme un festival, non pas juste un petit marché. C'est ainsi qu'on a commencé à parler, la direction et moi, d'avoir des jeux gonflables, un BBQ, plein d'activités. C'était le premier défi. On avait deux mois et un budget spécifique à suivre. De plus, l'école ne voulait pas trop suivre un horaire. Ce n'était pas facile parce que les choses changeaient constamment. Ainsi, la charge de travail qui avait été divisée également entre certaines personnes est vite tombée sur moi, parce que c'était facile de dire : « Ah mais dans le fond c'est un peu ton rôle, ça fait que moi je peux pas faire ça dans mon temps d'extra, ça fait que ça va tomber sur toi... ». C'est donc moi qui ai eu cette surcharge de travail. On a travaillé sur qui ferait quoi. Quelqu'un s'est occupé d'acheter de la bouffe. Moi, j'ai dû trouver un four, des jeux gonflables et toutes les activités qu'on allait faire d'extra. On avait des jeux dans le gymnase ainsi que les jeux gonflables.

On avait des activités de bricolage et une station collation dans la cafétéria. Dans les corridors, il y avait notre marché. Et on avait un BBQ à l'extérieur, devant l'école. L'activité a duré à peu près deux heures, de 11 heures à 13 heures, quelque chose comme ça. Ce qui était vraiment amusant, c'est que tout était gratuit, toutes les activités étaient gratuites, sauf le marché. On a réalisé le manque qu'on a eu après coup et on s'est dit : « OK, oui, ça nous a coûté tant, tant et tant. Et là, on n'a pas vraiment pu refaire cet argent-là. Mais c'est correct, car on a pu offrir ces activités-là gratuitement ». Donc, cela ne nous a rien apporté parce que toutes les classes ont gardé leurs profits. Nous, on a payé le matériel.

Toute la communauté a été invitée. En fait, on organise ce type d'activité souvent les dimanches et on invite toutes les familles, tous les parents qui veulent venir avec leur famille. On invite les amis, n'importe qui qui veut venir. C'est un événement très communautaire. On l'affiche sur nos médias sociaux et les personnes peuvent venir. L'idéal serait que tous les produits soient vendus, parce que ce sont les classes qui gardent leurs profits. De notre côté, on couvre les frais de fabrication, le matériel, etc. L'école a le budget pour ça. Les classes peuvent garder cet argent-là et faire une activité avec. Donc, on a vraiment essayé d'ouvrir ça à tout le monde. Comme ça, tous les produits ont pu être achetés.

De plus, on offre aux organismes communautaires la possibilité d'avoir une table. Le foyer-école, notre association de parents, a toujours une table. Cette année, des personnes de la Fédération des parents sont venues et elles avaient une table pour faire de la promotion. Les membres du comité de leadership d'une école secondaire, notre école sœur, en haut de la butte, où nos élèves vont quand qu'ils finissent en 5e année et avec laquelle on a vraiment une belle entente, sont venus pour offrir de l'aide bénévole. Ils étaient aux kiosques de marché, ce qui a permis aux jeunes et aux enseignants de profiter aussi du temps. Donc, la communauté scolaire de l'école secondaire aussi était invitée justement pour venir voir, surtout parce qu'il y a souvent un petit frère ou une petite sœur qui étudie à notre école et le grand frère ou la grande sœur à la grande école, à l'école secondaire. Quand on a des événements communautaires comme ceux-là, ça touche souvent les deux écoles.

La direction et moi, on était vraiment les seules sur ce dossier-là. Depuis que nous avons commencé à organiser ce type d'événement, beaucoup de choses ont changé. La gestion de bénévolat a changé. La première fois qu'on l'a fait, on s'était dit : « On va demander aux enseignants s'ils peuvent faire du bénévolat ». Mais, évidemment, ce n'est pas dans leur contrat, donc on ne pouvait pas s'attendre vraiment à ça. Alors, on a essayé de voir si les élèves voulaient venir et on a essayé de trouver des parents, mais ce n'était vraiment pas une priorité. C'est pourquoi on a fait ça très dernière minute, puis on a essayé de trouver le monde pour couvrir les tables. Cette année, je me suis mise avec notre foyer-école et ce sont eux qui sont allés chercher les bénévoles. On est aussi allé chercher des jeunes pour être bénévoles à notre événement. On avait ces élèves-là, les parents et moi. En plus, cette année, je me suis construit un petit conseil étudiant. D'habitude, les conseils étudiants c'est juste dans les écoles secondaires. Mais je trouve que quand les élèves qui sont en 5^e montent à la grande école où il y a le conseil jeunesse, ils ne savent pas de quoi il s'agit et cela les mélange. Comme cela peut vraiment être épeurant, je me suis dit que je me ferais un petit conseil à moi, pour les préparer, les aider dans la transition. Et ça aide beaucoup! J'avais mes élèves aussi qui sont venus aider et puisqu'ils avaient vécu la kermesse l'année d'avant, ils savaient ce que c'était. Donc, on a pu avoir plein de bénévoles.

Lors de la première année, j'étais partout, partout. Cette année, je pouvais surveiller et avoir un rôle de supervision, marcher autour sans trop de stress. On a fait des horaires très spécifiques pour chaque activité. On s'est assurés qu'on avait assez de bouffe, parce que je pense qu'on n'en a pas eu assez l'année passée. On a aussi coupé certaines choses. On a réalisé que les jeux libres dans le gymnase, cela ne fonctionnait pas trop bien parce qu'on n'avait pas vraiment quelqu'un pour superviser ça de manière sécuritaire. Ça allait un peu partout. Surtout, comme le matériel appartient aux profs de gym, on veut s'assurer de bien s'en occuper. Donc, on a coupé ça et on a ajouté des bricolages. Puis, on a essayé de rendre certaines activités plus accessibles. Par exemple, beaucoup d'activités de bricolage étaient faites avec de la colle, des ciseaux et tout. Ainsi, pour les élèves qui n'ont pas une motricité assez fine pour faire des bricolages, il y avait des grandes fiches à colorier. Il a eu des gros changements. La première année, le marché était dans les corridors, mais on a trouvé qu'il

n'y avait pas assez de place. De plus, c'était vraiment un problème de sécurité si jamais il y avait une alarme de feu. On a changé le marché de place et il se trouve maintenant dans la cafétéria. Ce sont des affaires auxquelles tu ne penses pas ou auxquelles tu ne t'attends pas lorsque c'est la première que tu organises ce genre d'activités. On ne s'attendait pas vraiment à ce qu'il y ait beaucoup de personnes parce que c'était très nouveau comme événement. Mais il y a eu des centaines de personnes! Donc on a changé les choses de manière à s'assurer qu'il y ait assez de place. En outre, on a encore gardé ça gratuit cette année et le fait d'offrir ces affaires-là gratuitement, on trouve que c'est super important.

Aussi, c'est vraiment drôle parce que, même si c'est beaucoup de travail et que cela me surcharge un peu pendant deux mois, tout de suite à la fin de chaque kermesse, la direction et moi on se regarde, on dit : « OK pour l'année prochaine, qu'est-ce qu'il va nous falloir? » Parce que c'est avec ce genre de choses-là, sur lesquelles tu travailles vraiment fort, qu'à un point tu te questionnes. Chaque année vers la mi-novembre, j'ai ma tête dans mes mains et j'arrive à la maison en me demandant pourquoi je fais ça. « Je viens de faire comme 10 heures de travail aujourd'hui, je suis épuisée! » Je me demande : « *Oh my God*, je ne sais pas pourquoi on a encore fait ça cette année, c'est bien trop de travail! » Or, quand la kermesse commence, qu'il y a de la musique qui joue, puis que les élèves sont tous tellement excités, qu'ils voient les gros jeux gonflables dans le gymnase, quand je vois les familles et notre mascotte qui marche, qui visite tous les élèves puis des photos, des gros sourires, je me dis « Ah, c'est à cause de ça qu'on fait ça! Oui c'est vrai, j'aime ça. C'est pour ça, c'est vrai, que j'aime ma job! » Une activité comme celle-ci s'inscrit vraiment dans mon rôle. En effet, si on l'examine selon ma description de tâches, cela couvre nos quatre volets.

Chaque mois, je donne un atelier différent dans les classes. Cela occupe un mois au complet pour pouvoir faire ces fabrications-là avec les classes. Il y a des élèves qui aiment vraiment ces activités et d'autres qui ne les aiment pas. Il y en a qui sont déçus lorsqu'ils apprennent qu'ils ne peuvent pas apporter leurs belles créations à la maison. De ce fait, quand j'offre l'activité, j'essaie souvent d'avoir assez de matériel pour qu'ils puissent en apporter au moins un à la maison! Et mes élèves du conseil qui font

du bénévolat pendant l'activité aiment beaucoup aider. Ce sont vraiment mes *helpers*. Ils veulent tellement être impliqués dans tout, qu'ils sont tellement contents de venir. Comme récompense, ils peuvent aller passer peut-être 30 minutes au marché, ils peuvent jouer et tout. Ils aiment vraiment ça, les familles aussi aiment beaucoup ça. On entend toujours des super beaux commentaires.

Par ailleurs, il y a des parents qui sont souvent très impliqués quand on a des rencontres de parents et tout ça. Mais, pour certaines activités, et surtout pour nos portes ouvertes, comme ce sont des journées de semaine, c'est plus difficile pour certains parents. Donc, quand on fait la kermesse la fin de semaine, on voit les parents de certains élèves qu'on n'a jamais vus. Cette année, par exemple, il y avait les parents d'un élève que je n'avais jamais vus à aucune de nos activités. Je m'entends super bien avec cet élève. Donc, quand ses parents étaient là, je leur ai dit « Ah, bonjour! C'est super bien de vous voir ». Il y a aussi des parents qui se connaissent, mais qui n'ont peut-être pas le temps de se voir. Donc, on a comme des grosses réunions, des parents qui s'assoient à des tables puis qui passent tout le temps à se parler. C'est vraiment une belle opportunité pour les familles de venir voir l'école. C'est également une occasion pour faire connaissance entre familles, vu que des moments comme ceux-là sont rares.

À quelqu'un qui aimerait organiser une kermesse à son école, je dirais de se prendre vraiment à l'avance. Ici, on commence en septembre et même avant ça. Moi, à l'été, je me suis fait une liste d'activités possibles pour les classes. En juillet-août, je prépare une sorte de *master list* d'activités ou de produits que les classes peuvent faire. Ensuite, j'envoie le tout aux enseignants, en leur annonçant que le *deadline* est en septembre. Donc en septembre, je veux savoir ce qu'ils veulent faire et en octobre je veux connaître ce dont ils ont besoin. En fixant ces dates-là, trois ou quatre mois en avance, tu peux les suivre, puis quand la date limite approche, tu sais qu'il faut faire ce travail-là. Le fait que je travaille pendant l'été me permet d'avoir du temps pour m'organiser là-dessus. Je trouve que cela facilite aussi la tâche des enseignants, parce qu'ils ne sont pas tous des gros maniaques d'art. Pour ceux-là, je m'en occupe à leur place. Je les informe de l'activité, je leur explique le but, par exemple, de produire quelque chose de qualité qui peut être vendu aux parents. Ils n'ont pas

besoin de penser à quoique ce soit, parce que j'ai la liste. Il faut juste qu'ils choisissent. Cela convient à certains, cela les aide. Il y en a d'autres qui aiment vraiment faire à leur façon. Je suis le plus flexible possible. J'ai pas mal toutes les étapes prêtes, au besoin. Autrement dit, si tu as ta propre idée, c'est parfait, je peux t'aider. Si tu n'as pas ta propre idée, j'ai une liste. Si tu n'as pas ta propre idée et tu ne sais pas comment t'y prendre, j'ai ma liste, du matériel et je suis là, je suis prête. Mon premier conseil, c'est donc de s'organiser avant l'événement.

Prochain conseil : trouver des bénévoles! Il y a vraiment une pénurie de parents qui veulent s'impliquer dans l'organisation. Il y en a qui veulent venir participer aux activités, on n'est pas vraiment en manque de ça. Les familles aiment venir. Mais la grosse pénurie, ce sont des parents qui veulent donner de leur temps pour pouvoir offrir cette activité aux autres. En même temps, je peux comprendre : la vie n'est pas facile, puis avoir des enfants et tout, donc je ne me plains pas de façon martyre, je comprends. Mais il faut exprimer ce besoin-là, dire que tu as besoin d'un parent par station, par exemple, le plus en avance que tu peux. Les parents peuvent faire un *shift* de 30 minutes, parce que, du moment que tu donnes toute cette information-là, je trouve que les parents ont plus tendance à dire : « Ah ok! Je ne me serais pas inscrit si tu m'avais dit que tu avais besoin de moi pendant deux heures, mais si tu as besoin de moi juste 30 minutes pour m'asseoir à une table pendant que des enfants colorient, là ça me va. Je peux avoir mon café, je peux parler aux gens, je ne suis pas prise dans une station sans rien faire ». Je trouve que cela aide. Assure-toi d'avoir tes bénévoles et qu'ils savent à quoi s'attendre.

Le dernier conseil, c'est un conseil que je devrais me donner à moi-même aussi : c'est de déléguer. Il y a des tâches assez faciles à déléguer, mais c'est un défi pour chaque agent. Les agents, on est tellement..., (surtout ceux-là qui ont été là pendant longtemps), on a tellement été bouche-trous, on est tellement habitués à se faire dire que tout est dans notre job. C'est parce que notre job, c'est un peu n'importe quoi. Donc, on a tendance à prendre des activités et à se dire qu'il faut tout faire, parce que ce n'est pas la job à personne d'autre et que cela rentre dans ma job, au lieu de dire que je pourrais déléguer, pour voir, par exemple, s'il y a des enseignants qui peuvent s'impliquer. Mais, on n'a pas beaucoup d'enseignants qui peuvent s'impliquer.

Dans certaines écoles, ils ont des vrais, vrais problèmes. Mais il faut au moins essayer de déléguer, peut-être qu'un parent veut t'aider à faire quelque chose. Mais il faut déléguer, c'est tellement une grosse job! Moi, je n'ai pas encore appris comment déléguer, mais je vais m'y rendre, j'ai espoir!

En terminant, si j'avais un conseil pour essayer de convaincre une personne qui hésite à prendre un poste d'ADSC, si ça l'intéresse, je lui dirais de foncer. Moi, j'adore ça! J'ai fait un bac en théâtre. J'ai toujours voulu être dans les écoles, d'autant plus que j'aime ça être avec les plus jeunes. C'est une job particulière, il faut un monde spécial. Je peux voir les élèves hors de la salle de classe. En classe, c'est difficile pour certains enseignants, parce que les élèves ont un certain comportement. Mais moi, je peux les voir hors de la salle de classe pour certaines activités. Puis je peux voir l'effet que ces activités hors-classe ont sur ces élèves-là, qui sont peut-être des élèves qui n'ont pas nécessairement la chance de réussir autant dans les salles de classes. Je les vois fleurir et faire des activités incroyables. Par exemple, j'ai un club d'impro, puis j'ai des jeunes qu'en salle de classe cela ne se passe pas super bien, mais ils sont tellement drôles en impro! De les voir

réussir comme ça, ça vient vraiment me chercher, ça me touche le cœur, je trouve ça tellement cute! C'est vraiment un poste spécial parce que tu touches tous les élèves. Ce n'est pas juste ta classe, ce n'est pas juste ton école. Ce sont tous tes élèves, c'est ta communauté. Tu es responsable de faire vivre la belle culture qui est la culture francophone, surtout en milieu minoritaire, et cela, c'est quelque chose. Tu as la chance de faire vivre cela. Dans mon cas, je suis maniaque de la communauté francophone. Quand j'ai recommencé à parler en français, j'ai trouvé que c'était beau. C'est tellement une belle langue, surtout en Nouvelle-Écosse, il y a du français différent partout, c'est beau. En fait, cela a toujours été cool de parler en français, je le n'ai juste pas vu à l'époque. J'ai été *coach* pour l'impro aux Jeux de l'Acadie une année, quand j'étais à l'université. J'ai réalisé comment c'était beau de parler en français et que j'aimais tellement cela, d'autant plus de voir les jeunes vivre ça. C'est pourquoi je suis tombée en amour, puis, quand le poste est tombé devant moi, j'ai pensé qu'il était vraiment fait pour moi. Ainsi, pour une personne qui est intéressée par cette job-là, je dirais, si tu as la passion, vas-y! C'est une des jobs que j'ai faites avec laquelle je suis le plus tombée en amour.

Alex





Amener les jeunes à vivre des expériences en français

Je m'appelle Andréa. Je suis agente de développement scolaire communautaire (ADSC) dans le nord de la Nouvelle-Écosse. Cela fait seulement un an que je suis ici, donc j'ai à peine fait le tour de la roue. En tant qu'agent, on nous donne souvent des tâches connexes, toutes les tâches connexes. S'il y a une journée d'appréciation des profs, on nous demande de préparer une petite affaire, de s'occuper des médias sociaux, de créer des bannières pour les affiches électroniques extérieures. Il y a toutes sortes de petites tâches, donc c'est sûr que j'organise plusieurs activités.

Je suis native de la Nouvelle-Écosse. J'ai été une élève au Conseil scolaire acadien provincial (CSAP), et j'y ai obtenu mon diplôme. Je suis partie pendant 20 ans sur la trotte, toujours dans le domaine communautaire, puisque je suis récréologue. Ainsi, c'est sûr que, quand je suis revenue en Nouvelle-Écosse, le poste venait chercher mes valeurs profondes, non seulement au niveau communautaire et scolaire, mais aussi en tant que parent, maintenant, d'un enfant qui va à l'école! Cela vient vraiment chercher mes valeurs comme parent et comme personne qui a toujours œuvré dans le domaine communautaire, depuis très longtemps.

Par ailleurs, j'ai travaillé pour un organisme francophone de l'Ouest canadien qui organise des

activités pour la jeunesse d'expression française. Dans mon rôle au CSAP, je travaille beaucoup avec le conseil étudiant au secondaire. Nous, les agents de développement au sein des écoles, nous visons surtout le niveau secondaire. Cependant, cette année, au printemps, j'ai décidé de faire quelque chose pour le primaire. Souvent, après l'école, je côtoie les jeunes dans différentes activités et ils me disent : « Quand j'arrive à la maison, je vais tout de suite jouer aux jeux vidéo ». La sédentarité est de plus en plus populaire pour les enfants. Cela m'inquiète beaucoup comme parent, pour nos jeunes. Le sport et l'activité physique, ça me tient vraiment à cœur. C'est pourquoi j'ai décidé de commencer un club de course après l'école, pour les jeunes de la 2^e à la 5^e année, pour la petite école. Ce sont des jeunes âgés de 7-8 ans jusqu'aux plus vieux, qui ont peut-être 11-12 ans. De la 2^e à la 5^e année nous avons à peu près 80 jeunes, dont 46 étaient inscrits au programme. C'était comme un gros *hit*! Lorsque nous avons envoyé le formulaire de consentement, nous avons eu une réponse très positive et rapide des parents. Il y a eu beaucoup de collaboration de leur part. Donc, c'était vraiment comme un grand succès qui est venu me chercher personnellement, parce que les jeunes étaient heureux, ils bougeaient, ils étaient souriants. Même ma directrice, lorsque nous attendions les parents en avant de l'école, me disait :

« Ça fait du bien de voir les enfants sourire, avoir du plaisir ». Du côté des parents, certains me disaient que leur enfant arrivait fatigué à la maison, qu'il avait « bien mangé son souper ». Même s'il s'agit d'un petit projet pour moi, je trouve que les projets qui ont le plus grand succès, lorsqu'on travaille comme agent de développement, ce sont souvent ceux qui nous tiennent à cœur à nous-mêmes. J'avais mes quatre ou cinq bénévoles du secondaire qui m'aidaient dans ce projet avec des jeunes du primaire. Vu que nous avions un nombre assez important de participants, une aide-enseignante m'a dit qu'elle pouvait m'aider. C'est une formule gagnante! Nous voudrions en outre, d'année en année, faire le club de course et peut-être même le faire grandir un petit peu. Pour moi, c'est vraiment un projet qui était marquant, ici, en fin d'année. Au moment présent, c'est un projet dont je suis vraiment contente. Nous l'avons réussi pour notre petite école. C'était mon activité préférée de l'année.

De plus, je n'ai pas vraiment rencontré de problèmes ou d'obstacles. Il y avait beaucoup de jeunes. Je remarque que, souvent, les jeunes qui veulent participer à des projets comme celui-là, ce sont des jeunes qui ont des défis en classe parce qu'ils veulent bouger. Nos milieux scolaires ne sont pas nécessairement équipés pour faire bouger les jeunes au courant de la journée, à part lors des cours d'éducation physique et de la récré. Donc, j'avais 46 jeunes qui participaient au programme, qui s'est déroulé sur huit semaines. Pendant ce temps-là, j'ai peut-être vécu deux petits incidents de discipline. Je n'ai pas eu de gros incidents. Autrement dit, il n'y a jamais eu de cas où j'ai eu besoin d'impliquer la direction de l'école ou un parent. C'étaient des cas, disons, que je pouvais gérer moi-même : par exemple, un enfant qui en pousse un autre. Aucun problème de discipline, nous n'avions jamais vécu cela. J'ai fait d'autres programmes, comme des clubs de lecture après l'école, avec des catégories d'âge similaires, et il fallait faire de la discipline tout le temps : « Assoyez-vous! Arrêtez de courir! Cachez-vous pas dans la bibliothèque! Faites attention avec les livres! ». C'était tout le temps ça. Dans le cadre du club de course, j'avais trois fois plus de gens et très très peu de discipline. C'était vraiment un gros plus. C'est sûr qu'il y a eu des enjeux concernant la gestion de grand groupe multiâge, mais je ne considère pas ça comme un obstacle, mais plutôt comme un défi. Donc, il faut toujours que tu prévoies

les habiletés ainsi que la compréhension. J'ai vécu six ans au Québec. J'étais capable d'animer des groupes. Tout le monde me comprenait au primaire. Mais ici, peut-être en 2^e année, le langage, il faut l'adapter pour que tout le monde comprenne les consignes correctement. Ça veut dire adapter notre manière d'expliquer. À titre d'exemple, nous pourrions simplifier les directives, parce que nos petits cocos de 2^e année, ils ne vont peut-être pas avoir le même niveau de compréhension pour les règles de jeu que les élèves de 5^e année. Donc, nous avons adapté les consignes pour que cela corresponde à leur niveau cognitif de compréhension des règlements aussi. Par exemple, pour les réchauffements, il faut que cela soit simple, alors nous les gérons dans des stations. Grâce au succès du programme cette année, nous sommes en train d'évaluer si l'année prochaine nous devrions former deux groupes, pour permettre à nos plus grands d'avoir plus de temps pour courir des plus longues distances, par exemple. Ce sont donc des petits défis que nous avons rencontrés à ce niveau-là parce que tous les jeux ne s'adaptent pas nécessairement à des groupes multiâges. Il y avait aussi la question des grands groupes! Heureusement, il y avait le soutien de bénévoles, nos élèves plus âgés, ce qui permettait de diviser les groupes, d'avoir des petites activités en sous-groupes, puis, de revenir en grand groupe. Il y a donc fallu un petit peu de réorganisation d'animation, mais c'était bien!

Je voudrais souligner l'importance du travail des bénévoles dans tous les programmes, que ce soit dans des clubs de petits déjeuners ou des clubs de course ou n'importe quoi où tu as besoin de desservir un grand groupe. C'est sûr que tu as besoin des bénévoles. C'est le nerf de la guerre selon moi, surtout dans nos rôles. De toute évidence, l'implication de bénévoles ainsi que l'implication de nos partenaires communautaires contribuent au succès des activités comme celle-ci.

Les parents, de leur côté, sont moins présents dans les activités bénévoles. D'ailleurs, avec ma direction, nous avons réalisé qu'il s'agit d'un élément sur lequel il faut travailler davantage. Ici, nous avons le comité d'école consultatif (CEC) et cela fait cinq ans que c'est le même parent qui y siège, car ils ont de la difficulté à trouver un deuxième parent. Il n'y a pas de foyer-école. Ici, en Nouvelle-Écosse, il y a le CEC qui s'occupe un peu du côté budgétaire et il y a le foyer-école qui s'occupe du côté social pour les

parents. Selon moi, c'est un point qu'il faut améliorer dans notre école. Les parents sont là, mais je pense qu'on n'a pas encore le réflexe d'aller les chercher pour faire du bénévolat, pas assez souvent pour un petit milieu. C'est un village. Il y a à peu près 2 000 personnes dans la population avoisinante, dans un rayon de 25 kilomètres. Il y a des parents qui ont deux ou trois enfants dans la même école.

Par ailleurs, je trouve qu'ici nous rencontrons des embûches d'ordre linguistique. Nous avons une population française-acadienne. Mais nous avons également une grande population de parents qui sont assimilés. Leurs enfants fréquentent les milieux scolaires francophones pour être en contact avec la langue, mais les parents ne viendront peut-être pas faire du bénévolat parce qu'ils ne sont pas capables de communiquer ou de s'exprimer confortablement en français. Je pense que c'est un gros défi. Il y a peut-être même certains parents qui ne se sentent pas les bienvenus de venir faire du bénévolat, mais qui auraient le temps de le faire. C'est peut-être mon interprétation, mais je pense que notre administration dirait la même chose. Par exemple, si nous publions un message sur Facebook, et que ce n'est pas écrit où le parent peut mettre une traduction, nous recevons souvent des commentaires disant que les gens ne comprennent pas ce qui est écrit et se demandent pourquoi nous ne rédigeons pas le message dans les deux langues (français et anglais). Or, nous sommes tenus, en fonction des politiques de conseils scolaires francophones en milieu minoritaire, de faire toutes nos communications en français. Il y a donc certaines embûches, selon moi. De plus, je suis pas mal sûre que, pour éliminer l'insécurité ou essayer de diminuer l'insécurité linguistique, il faudra trouver des moyens d'impliquer ces parents davantage pour que cette insécurité ne se transmette pas à leur enfant. C'est vraiment délicat. C'est un gros dossier, mais on œuvre tout le temps là-dedans. C'est une réalité dans nos communautés rurales à travers le CSAP. Je pense que nous sommes beaucoup à rencontrer les mêmes défis. Pour nous, cela demeure super important de ramener les parents à l'école d'une manière ou d'une autre, ce qui comprend également le travail pour la valorisation du français. À ce sujet, nous avons des guides au niveau du développement scolaire communautaire. Dans mon cas, j'ai toujours œuvré un peu dans la francophonie, dans les communautés ou dans les organismes. En effet, il s'agissait des mandats en lien avec la préservation de la langue

française en milieu minoritaire. La question d'élargir les milieux francophones revient souvent. Je me pose souvent la question : « En tant qu'agente de développement, qu'est-ce que je peux faire pour élargir l'espace francophone pour les enfants, donc à l'extérieur de l'école? » Par exemple, nous réalisons certaines activités à l'école, des activités au conseil étudiant, des activités de danse, mais la question demeure : « Comment est-ce qu'on peut intégrer le plus possible la francophonie à l'intérieur de ces espaces? » C'est pourquoi lorsque nous avons des activités en partenariat, nous avons le centre culturel francophone comme partenaire et ainsi de suite. Un gros dossier sur lequel je travaille, par exemple, c'est de faire la promotion de notre festival acadien en période estivale. Depuis que je suis ici, je m'implique définitivement dans le comité de notre festival acadien, parce qu'il faut amener les jeunes à vivre eux aussi bénévolement dans ces événements-là, si on veut continuer à les préserver.

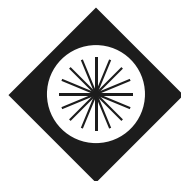
Si j'avais un conseil à donner à une autre personne qui travaille en tant qu'ADSC et, en fait, à n'importe qui qui doit travailler en milieu communautaire, et même en lien avec l'école, c'est de bien connaître les partenaires communautaires et de collaborer avec eux. Il faut une bonne connaissance et une bonne collaboration avec les partenaires parce que nous, nous sommes censés amener un autre élément à toute cette richesse éducative-là. C'est la richesse d'amener les jeunes à vivre des expériences en français. C'est ça mon rôle. Cela peut être variable d'école en école, même la compréhension de la différence entre les écoles, mais mon rôle, c'est de naviguer vers des organismes et de collaborer avec eux le plus possible. Mais je suis consciente que ce n'est pas tout le temps ce qui se passe dans la réalité. Il va y avoir des embûches. Il y a des personnalités différentes et il y a parfois des gens qui n'ont pas la même vision de la francophonie que nous. Il faut trouver des points en commun. C'est pourquoi je trouve toujours que travailler en équipe avec notre communauté, c'est la clé du succès. Avec nos partenaires, ensemble, c'est toujours mieux que chacun dans notre coin.

C'est ce que j'ai remarqué aussi, avec le club de course : tout le monde était impressionné par le nombre de jeunes qui y prenaient part. C'est une occasion pour eux d'apprendre de nouveaux termes, comme les termes du mouvement. Au lieu de dire

jumping jack, ils apprennent le terme en français. C'est aussi une manière de franciser un peu tout le mouvement, tout comme de développer des liens avec les jeunes, surtout au secondaire. Pour moi, notre poste est unique, c'est-à-dire que je ne suis pas en salle de classe toute la journée. Ce faisant, j'essaie de développer des relations plus *casual* avec les jeunes, surtout parce que nous ne sommes pas en rapport d'autorité, comme les enseignants. Nous avons ce privilège-là d'être capables de demander comment ils vont, comment leur journée se déroule et d'avoir un lien de confiance. Parfois, ce sont justement ces conversations informelles-là qui seront à la base des projets. Lors du conseil étudiant, nous proposons des idées ressorties de ces échanges, en essayant de trouver une solution, de mettre en place une activité. Ainsi, plus les

jeunes te font confiance et plus ils sont à l'aise de développer des initiatives avec toi. C'est grâce à ce lien de confiance aussi qu'ils vont vouloir participer. C'est spécial. Ils nous motivent; leur énergie nous motive à explorer des projets. On souhaite que cela fonctionne, pour eux. Je pense donc qu'un autre conseil que je donnerais à un ADSC qui commence, c'est de prendre le temps de parler avec les jeunes et de les connaître comme il faut. Le plus important, c'est au niveau du secondaire, à mon avis. Les jeunes doivent te parler parce que sinon tu n'aboutiras jamais; tu ne peux pas être le soldat tout seul qui fait des activités pour les jeunes, avec les enseignants. Cela ne fonctionne pas. Il faut que ce soit eux qui s'engagent dans leurs propres démarches et dans leur propre réussite, pour les projets. Je me vois comme une accompagnatrice!

Andréa





**Le récit
de pratique
d'Arcade**

Se sentir adopté par la communauté

Je m'appelle Arcade et je suis agent de développement scolaire et communautaire (ADSC) depuis un an et demi. L'année passée, de novembre à juin, j'étais dans une école et depuis septembre, je travaille à une autre école, où j'ai eu ma permanence. Donc, cela ne fait pas très longtemps que j'occupe ce poste. Avant de devenir ADSC, j'ai travaillé un an et demi en tant qu'enseignant suppléant dans les écoles du Conseil scolaire acadien provincial (CSAP). Avant cela, j'ai travaillé dans les organismes francophones de la région, dans le but de travailler avec les ADSC dans les écoles. Alors indirectement, même si cela fait juste un an et demi que je suis ADSC, je pense que ça fait plus que 10 ans que je travaille dans cet environnement. Ce sont toutes des choses que je connaissais assez bien. À toutes les fois qu'on a des demandes, des bons de commande ou des bons de financement, ce sont des choses que je connais déjà, car ce sont des tâches que j'ai faites précédemment, dans des organismes. J'ai été directeur adjoint de la Société acadienne régionale, j'ai été le représentant jeunesse du Congrès mondial acadien et maintenant, je suis secrétaire de la Société nationale de l'Acadie. Alors, pour moi, ce sont toutes des choses qui, de jour en jour, d'une manière ou d'une autre, ont fait et font en sorte que je connais assez bien plusieurs facettes de mon travail actuel. Je connais toutes les pièces du casse-tête. Finalement, je les ai mises ensemble.

Grâce à ce rôle, j'ai un emploi avec toutes ces pièces ensemble. Par ailleurs, je suis un ancien élève du CSAP. J'ai commencé au CSAP en 2005, comme élève de la maternelle, et j'ai suivi tout programme du CSAP jusqu'à ma douzième année. Alors, une des choses que je dis souvent c'est que j'ai vraiment commencé au CSAP, dans la jeunesse du CSAP. J'ai bien évolué avec le CSAP à titre d'aide et là, je continue à titre d'employé. Je suis en train de terminer mon baccalauréat en éducation alors je vais continuer en enseignement. Je considère que le rôle d'un ADSC est assez essentiel dans ma communauté, dans ma région et dans ma vie aussi. Toute ma vie, j'ai travaillé dans la communauté, dans des entreprises et des organisations à but non lucratif, qui soutiennent la langue française, l'art et la culture acadienne. Alors pour moi, c'est une position importante.

La situation que j'aimerais partager dans le cadre de ce récit de pratique concerne un événement assez récent. C'est quelque chose que j'ai fait lors de la Semaine de l'éducation en français, qui est une semaine qui se vit à travers toutes les écoles du CSAP, avant le congé de mars. Cette semaine a pour mission de promouvoir, d'enrichir et de célébrer la langue et la culture dans nos écoles. Alors cette année, notre projet c'était faire venir à notre école un artiste-vedette reconnu à travers

la francophonie, mais originaire de la région, pour réaliser un spectacle pour nos élèves. Toute l'école était invitée, bien sûr, ainsi que la communauté familiale et communautaire. Alors c'était vraiment un événement qui a rapproché plusieurs personnes et qui a fait en sorte d'être un moment d'ouverture pour les jeunes en leur permettant de célébrer un chanteur qu'ils connaissent, avec une carrière assez internationale à travers toute la francophonie. De plus, il partait le lendemain ou le surlendemain en Suisse pendant deux semaines pour faire des spectacles. Alors c'était comme un message important pour nos jeunes d'avoir une personne originaire de la région, qui chante en français et qui va aller loin dans sa carrière.

Je trouve qu'il est important d'organiser un événement comme celui-là pour que nos élèves soient exposés à différents types d'art et de culture, surtout dans des régions minoritaires. C'est pourquoi, durant cette Semaine de l'éducation, nous avons aussi eu une dame qui est venue lire des contes aux élèves. Ensuite, ils ont fait de l'art, de l'aquarelle, en s'inspirant de l'histoire et en approfondissant ensuite leur propre image du conte. C'était vraiment un autre type d'art, d'exposer l'art de différentes manières. Ce qui m'a amené à inviter cet artiste au cours de cette semaine-là spécifiquement, c'est le fait qu'on m'a mandaté d'organiser un événement assez grand dans la semaine, qui rassemble toute la communauté et qui est ouvert à tous. Mais il n'y a rien qui m'aurait empêché, en tant qu'ADSC, de le faire à un autre moment dans l'année scolaire. Cela peut arriver n'importe quand dans l'année. C'est juste que comme ceci, c'était un bon moment.

Concernant la participation au spectacle, je dirais qu'il y avait environ 20 membres de la communauté familiale des grands-parents/parents et peut-être 5-6 membres de la communauté en général. Alors, ce n'était pas immense, mais il faut dire que je travaille dans une petite école, qui n'a même pas 100 élèves. D'habitude lorsqu'on organise des activités, si c'est un spectacle, on essaie de l'ouvrir aux familles et aux membres de la communauté. Il y a des activités en soirée qui sont organisées pour les familles, à différents moments dans l'année. C'est une école dans laquelle la communauté s'implique vraiment. Pour tout ce qui se passe uniquement à l'école ou même en dehors de l'école, durant les heures d'école, les parents sont régulièrement invités. Par exemple,

j'ai organisé la marche de l'Halloween et pour cette marche, les parents étaient invités en avance pour creuser des citrouilles avec les enfants qui seraient ensuite placées dans le bois. Ce sont toujours des manières pour les parents d'entrer dans l'école. Vu que notre région est assez petite, c'est facile pour nos parents de participer à des événements, surtout si c'est durant le jour. Les entreprises locales sont reconnaissantes aussi. Lorsqu'il y a des événements, je trouve que c'est une possibilité pour eux d'échanger. On a souvent l'opportunité de rencontrer les parents.

Le fait que la communauté soit assez petite est un grand avantage. Bien sûr, on s'assure de faire une publication sur nos réseaux sociaux. Pour les parents, avant chaque événement, j'envoie des invitations aux enseignants dans lesquelles chaque élève colle un dessin puis la donne à lire à ses parents. C'est comme une invitation personnalisée qui fait en sorte que les parents se sentent vraiment valorisés et invités à l'événement. Pour les enfants, être dans les publications, ils voient cela comme quelque chose qui les attire ou qui les intéresse plus... L'élève arrive à la maison, avec l'invitation qu'il a dessinée et la donne à maman, à papa, à qui que ce soit. Ça encourage les parents à venir!

Mais les moments qui sont partagés avec les familles et la communauté ne se déroulent pas toujours juste dans l'école. L'école va aussi vers la communauté. Ainsi, le rôle d'un ADSC a tout son sens, car on va vraiment dans le sens de communautaire aussi pour aller chercher et sortir, vu que c'est une petite région. C'est assez général. Par exemple, on fait des sorties pour aller voir les monuments des familles fondatrices de la région ou pour célébrer le jour du Souvenir. Cette année, on est sorti au cimetière, qui est juste à deux kilomètres d'ici, pour mettre des drapeaux canadiens sur les tombes de nos soldats canadiens. Ce sont des choses qu'on a faites avec la communauté à l'extérieur de l'école. D'ailleurs, en ce moment, on se trouve dans une école nouvelle qui vient d'ouvrir au mois de janvier. C'est un moment de transition, mais puisque le centre communautaire est en arrière de l'école, on va même agrandir l'école. Donc, il y a un lien entre l'école et ce centre communautaire. De plus, mon bureau est dans l'école; je me trouve dans le bureau de l'administration, juste à côté de la direction et de l'agente administrative.

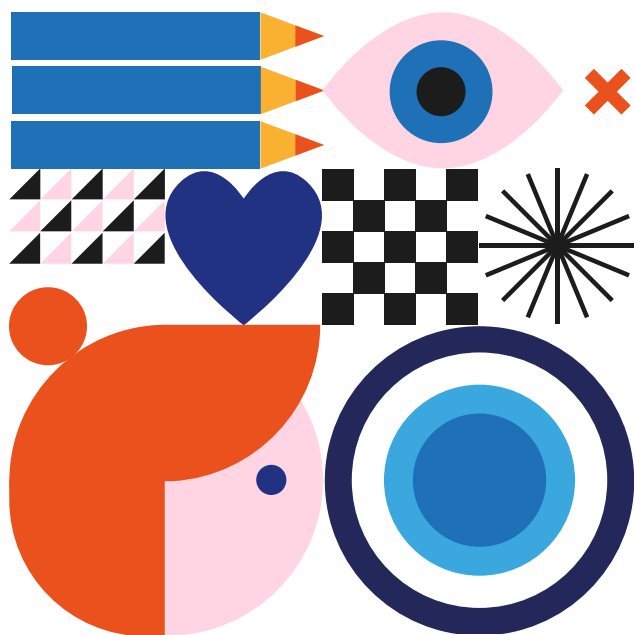
Par ailleurs, puisque je suis là depuis septembre de l'année dernière, mon lien avec cette communauté est assez récent. Je conduis presque une heure pour me rendre au travail chaque matin et pour rentrer à la maison à chaque soir, car ma communauté de résidence est assez loin de l'école. Il y a beaucoup plus de francophones dans cette communauté-ci, ma communauté adoptée, que dans ma communauté natale. Alors, j'ai la possibilité de pouvoir faire un jumelage avec ma communauté francophone natale et la communauté francophone adoptée. Je pourrais donc dire que je suis un adopté ici!

Si j'avais un conseil à donner à quelqu'un qui commence comme ADSC au CSAP, ce serait surtout de

se montrer ouvert à apprendre et de se renseigner à propos de ce qui est disponible, ce qu'il y a d'ouvert pour nous. Il ne faut pas que la personne soit apeurée ou restreinte de vouloir aller chercher l'information des autres. Au contraire, elle doit se demander comment approfondir ses connaissances dans ce secteur et vraiment vouloir se lancer dans la communauté. C'est vraiment une chose qui est importante, de vraiment plonger dans la communauté, de la connaître. On finit par être adopté. Moi, quand j'ai commencé mon emploi dans cette nouvelle école, et même souvent maintenant, quand je quitte en après-midi, les gens me saluent quand je passe en auto. Je sens que j'appartiens à cette nouvelle communauté, qu'elle m'a adopté. C'est tout ce qui compte!

Arcade





**Le récit
de pratique
de Camélia**

Pour le plaisir des enfants

Je m'appelle Camélia et je travaille en tant qu'agente de développement scolaire et communautaire (ADSC) dans une école du Conseil scolaire acadien provincial (CSAP). Je travaille à cette école depuis quelques années. Il n'est pas facile de décrire ce que je fais en tant qu'ADSC, parce que les tâches sont trop vastes et diversifiées. J'aime souvent dire que mon mandat consiste à faire le lien entre l'école et la communauté. Autrement dit, dans mon travail, je fais des activités qui sortent l'école dans la communauté, ainsi que des activités qui font entrer la communauté dans l'école. Par communauté, j'entends les familles, les parents, les bénévoles, des partenaires communautaires, tels que des artistes de tous genres : un artiste qui va faire des tableaux, un autre qui vient faire des ateliers de danse ou qui vient faire de la musique, du slam-poésie, des ateliers de cinéma, de l'improvisation, un conteur et ainsi de suite. Cela fait partie du mandat de l'ADSC.

Dans notre école, il n'y a pas beaucoup de familles immigrantes. En fait, c'est assez variable. Il y a eu des moments où il y en avait pas mal. Il faut dire aussi que, de façon générale, je n'ai pas toujours cette information. Il faut parfois interagir avec une famille pour savoir si elle est immigrante ou pas, étant donné qu'il y a des informations auxquelles je n'ai pas accès. Comme notre travail se base considérablement sur

la confidentialité, j'évite de poser des questions explicites. Si quelque chose ne relève pas de mon travail, c'est-à-dire si une information n'est vraiment pas nécessaire à la réalisation de mon travail, j'évite d'aller la chercher, à moins que quelqu'un ne m'en parle. Même à l'école, je peux parler avec un(e) collègue et, par chance, avoir une information. Si je pose la question, je pourrai avoir l'information, mais il faut que quelque chose me pousse à le faire.

Pour les immigrants, il est possible de deviner les origines de certaines personnes par certains traits physiques mais ce n'est pas toujours le cas pour tout le monde. Je vais prendre l'exemple d'un élève dont j'ai découvert les origines noires en parlant avec quelqu'un en dehors du cadre scolaire. Lorsque j'ai organisé des activités au cours du mois du patrimoine africain et que je les ai publiées sur nos réseaux sociaux, la maman de cet élève a réagi sur l'une des publications avec beaucoup de joie. Elle m'a rappelé certaines choses qui m'ont permis de confirmer ce qui m'avait été dit. Il a fallu qu'une telle situation arrive pour que je le sache. Parce que, moi personnellement, surtout lorsqu'il s'agit des sujets portant sur la race, je ne veux pas stigmatiser quelqu'un, je ne veux vraiment pas. C'est délicat. Je ne veux pas aller poser des questions du genre : quelle est l'origine de de tel(le) ou tel(le)? Non! Je ne suis pas à l'aise avec ça.

Je traite tout le monde de la même façon, mais si l'occasion se présente pour souligner une certaine communauté, oui, je vais le faire dans le cadre de mon travail. C'est donc à des moments comme celui-là que j'aurais voulu avoir certaines informations à l'avance afin de n'oublier personne lorsqu'arrive le moment de mettre sa communauté en lumière.

Mais, au quotidien, le fait de ne pas avoir toutes les informations sur les élèves n'a pas beaucoup d'influence sur mes actions, sauf si ce sont des événements ou des activités liés à des initiatives du CSAP, qui veulent vraiment souligner toutes les communautés ou toutes les minorités visibles. Donc, c'est notre travail qui veut à certains moments qu'on s'intéresse de façon particulière à chaque élève ou même à chaque membre du personnel. Par exemple, si quelqu'un me dit que telle ou telle chose se rapporte aux Autochtones, je vais juste faire mon travail pour souligner cette communauté-là, faire des activités pour cette communauté-là, afin de mettre en lumière ce moment. Il arrive alors parfois que j'organise des activités pour une communauté donnée et qu'il y ait un ou plusieurs élèves appartenant à ladite communauté sans que je ne le sache et c'est ce que je voudrais éviter absolument.

Dans le cadre de mon travail, il y a certainement des défis, des situations difficiles, mais je n'ai pas encore fait face à un incident. Il faut dire aussi que, pour moi, c'est difficile d'identifier des incidents. Je ne m'attarde pas sur des choses négligeables qui pourraient me freiner dans mon élan d'avancer vers l'essentiel. Parfois, c'est lorsque quelqu'un raconte une histoire similaire à celle que j'ai vécue auparavant que je me dis : « Ah, c'était donc un incident que j'aurais pu rapporter ! » C'est peut-être parce que je ne suis pas de nature à dramatiser les choses. Par exemple, je peux être à la cour de récréation avec des élèves ou au gymnase en train de faire une activité et j'ai un élève difficile. Je règle la situation avec lui et je ne l'amène pas à la direction. En fait, quand je rapporte des incidents, ça signifie que c'est vraiment considérable selon mon appréciation. D'ailleurs, ce que j'ai choisi de raconter dans le cadre de ce récit de pratique, ce n'est pas un incident. Il s'agit d'une situation au cours de laquelle j'ai découvert des choses que tout le monde connaissait déjà, mais qui ne m'avaient jamais été dites. C'était lié à l'attitude et au comportement des élèves et cela revient à la question du partage d'informations au sein de l'école.

Dans le cadre de mon travail, j'ai créé un comité d'élèves en charge du choix et de l'organisation des clubs et des activités qui doivent se tenir à l'école. Les membres du comité font partie des niveaux supérieurs de l'école. Cette année-là, en début d'année scolaire, un élève est devenu le responsable d'un club qu'il chérissait beaucoup. Ce que je veux mettre en avant, c'est que c'est au cours de cette démarche que j'ai découvert qu'il était vraiment un élève assez spectaculaire. Il est très vif, très intelligent. Je l'appréciais énormément. Je me disais même que l'année suivante il serait sûrement à la tête du comité. Or, cette activité-là m'a permis de comprendre que ce n'aurait pas été une bonne idée.

En fait, j'ai réalisé que je me trompais d'appréciation. Finalement, ce que j'appréciais chez lui n'était pas entièrement positif, car il aimait dominer, être en avant, prendre le pouvoir. Il avait la capacité de manipuler tout le groupe en sa faveur avec beaucoup de tact et cela, pour moi, c'était vraiment incroyable. Comme les autres ne s'en rendaient pas compte, ils ne faisaient que le suivre. Ils faisaient tout ce qu'il leur disait de faire. De plus, s'il y a des choses qui ne lui convenaient pas, il faisait des changements. J'ai découvert ce côté de cet élève et, pour moi, c'était lourd parce que je le vivais, je le voyais et je me disais que c'était un enfant. Il ne fallait pas le froisser, ni le blesser, ni le frustrer. Il ne fallait pas stopper son élan... Mais il ne fallait pas non plus le laisser faire du mal aux autres. C'était de gros défis pour moi, cette situation.

Il fallait que je gère bien la situation pour protéger ses camarades tout en évitant de le frustrer ou de le faire se sentir mal. Lorsque je proposais des choses à faire, il s'y engageait. J'appréciais cela parce que, pour moi, c'est du leadership. C'est ce que nous recherchons chez nos élèves. Toutefois, quand je le laissais faire, je me rendais compte qu'il n'y avait pas de démocratie et qu'il amenait tout en sa faveur. Si je me plaçais en avant afin de parler au groupe, il se mettait systématiquement à côté de moi ! Il ne se mettait pas avec les autres élèves, car, malgré son jeune âge, il ne se voyait pas au même niveau que ses camarades, mais plutôt au même niveau que l'enseignant, que la direction. C'était une situation drôle.

Au cours de la même année, un deuxième fait marquant s'est produit. J'ai découvert que des élèves

s'étaient inscrits aux activités avec jeux de rôles mais qu'ils ne pouvaient pas lire un seul mot. Or, pour cette activité de jeu de rôles, il fallait avoir le scénario et le lire. Parmi ces élèves, il y en a un qui tenait à prendre part à cette activité qui avait des exigences de mémorisation de textes. Il voulait jouer et n'était pas prêt à lâcher. Est-ce que j'étais capable de lui enlever le droit de se divertir avec les autres? Si je le faisais, j'allais le détruire, parce qu'il voulait s'amuser. Finalement j'ai décidé que ce n'était pas un problème et que j'allais l'aider pour qu'il puisse participer. J'ai trouvé du temps pour travailler avec lui en privé. Cette situation-là a vraiment représenté un défi et c'est pourquoi je voulais en parler. Il y a des choses que nous faisons dans le cadre de notre travail, des moments en fin de journée où moi, particulièrement, je suis convaincue que j'apporte quelque chose. C'est pourquoi j'aime beaucoup mon travail.

Je l'ai déjà dit, je ne connais pas d'emblée l'histoire de chaque élève. Quand je vois travailler l'enseignante responsable du centre d'apprentissage (classe tenue par un(e) enseignant(e) spécialisé(e) qui travaille avec des élèves ayant des comportements difficiles et/ou des difficultés d'apprentissage), je ne peux pas savoir pourquoi elle travaille avec tel ou tel élève, ce n'est pas mon problème. Mais ce que je viens de partager m'a permis de savoir pourquoi l'élève en question allait au centre. C'est quand je suis déjà impliquée que je découvre ce que j'aurais dû savoir au départ. Avoir su, cela m'aurait peut-être aidée, pendant les auditions, à savoir que je ne devais pas accepter qu'il prenne le rôle, parce que dans un tel rôle, il va beaucoup intervenir, il aura donc besoin de beaucoup de pratique.

C'est ce qui se passe dans mon travail. On ne me dit rien, je ne sais rien au départ, tout est confidentiel alors que cela aiderait beaucoup d'avoir des informations à l'avance. En effet, dans les cas que je raconte, quand je ne sais pas et que je m'engage avec l'élève dans un processus pour qu'il fasse quelque chose, mais surtout quelque chose qu'il veut faire, je ne voudrais jamais lui dire non par la suite. Mon travail et mon rôle consistent à donner de la joie aux élèves, c'est-à-dire à faire des choses qui ne peuvent pas être offertes en classe. Comme je ne suis pas enseignante, je ne devrais pas avoir des exigences, sauf en matière de discipline. Il n'y a pas d'évaluations. Il faut s'amuser, il faut que l'élève s'amuse peu importe ce qu'on fait. Je veux faire des

activités concrètes avec les élèves, je ne veux pas faire uniquement des activités où on joue dans la cour de récréation.

Pour la communication orale, les annonces du matin sont faites par les élèves. Ce sont des élèves qui veulent aider, qui sont enthousiastes. Un jour, bien qu'il ait de la difficulté à lire, un élève m'a dit qu'il allait faire les annonces le lendemain. Je n'étais pas au courant de ses défis avec la lecture, je l'ai su pendant la pratique alors que j'avais déjà accepté de le programmer. Qu'est-ce que je devais faire à ce moment-là? Il fallait que je trouve des stratégies pour le décaler tout en le rassurant qu'il allait faire les annonces. Alors, je lui ai dit que nous avions besoin de beaucoup de pratique et que, s'il le souhaitait, je pourrais pratiquer avec lui toute la journée, même toute la semaine. Je faisais des choses pour l'amener à sourire, à rire, et dès que c'est arrivé, j'ai su que c'était gagné. Je lui ai dit que c'était parce que j'écris parfois des mots difficiles, qu'il allait avoir besoin d'un peu plus de pratique, mais qu'il lisait très bien. Je lui ai proposé de se concentrer d'abord sur les mots difficiles et de les pratiquer. Le lendemain, j'ai réussi à le décaler, car il était convaincu qu'il nous fallait beaucoup plus de temps pour continuer de pratiquer, jusqu'à ce que je me rende compte qu'il était prêt à faire les annonces. Il a fini par les faire et il était content.

Ainsi, lorsque je me retrouve face à des situations du même genre, il faut que je fasse attention sinon, je peux frustrer l'élève. S'il est frustré, il va se braquer et ne viendra plus à mes activités et à la fin, j'aurai échoué. Ce n'est pas ce que je souhaite. Moi, je veux que toutes mes activités soient remplies, qu'il y ait plein de monde. Tout le monde participe à ces activités, y compris les enseignants. Je peux d'ailleurs dire que, jusqu'à présent, je n'ai reçu aucune plainte. J'en suis vraiment reconnaissante. C'est la collaboration totale parce que lorsque je réalise une activité, tout est déjà prévu et organisé à l'avance avec la personne enseignante. Par conséquent, lorsque je présente l'activité aux élèves, l'enseignant(e) est impliqué(e). Dans mon rôle, ce que je fais, c'est que j'essaie d'impliquer tout le monde et que cela se passe bien.

Un conseil que je donnerais à quelqu'un, à un nouvel ADSC, qui fait face à des situations comme celles que j'ai évoquées serait de faire confiance à l'élève. Il doit rassurer l'élève et ne pas se mettre de pression

puisque'il n'a pas d'obligation de résultats auprès de l'élève. Autrement dit, le mandat d'un ADSC ne consiste pas à faire lire un élève, ni à lui faire réciter un texte. Il s'agit plutôt de faire ces choses pour le plaisir des élèves. C'est ainsi que je le comprends et que je le fais, pour le plaisir de l'élève. C'est pour cela que je ne suis pas découragée lorsque je me retrouve dans ces situations, car j'ai la conviction qu'on va réussir,

quel que soit le temps que cela va prendre. Et, quand on le fait, je suis joyeuse et tellement satisfaite. C'est positif parce que c'est à travers ces activités que je découvre les élèves, vu que je ne suis pas dans la salle de classe. Je ne peux jamais savoir ce qui se passe avec un élève si je ne fais pas d'activités avec les élèves. Il ne faut pas se mettre de pression. Moi-même, je prends tout à la légère, si possible.

Camélia





(Re)vivre la francophonie à travers la musique

mon expérience à l'école secondaire et au primaire ait été dans une école communautaire. On avait le centre communautaire dans l'école, on allait voir des spectacles. J'ai fait partie de la troupe de théâtre et du conseil des élèves. Sans cette expérience préalable, je ne pense pas que j'aurais pu faire vivre les mêmes expériences ou faire développer les mêmes compétences à mes jeunes. Je comprends ce qu'ils vivent. Je comprends qu'à la maison ils parlent peut-être juste en anglais, quand ils s'en vont à leur travail, s'ils sont adolescents, ou s'ils vont au centre d'achats, ils parlent en anglais. Mais à l'école, c'est la place pour parler français. Et sans des modèles qui leur montrent toutes sortes de choses en français, que ce soit la musique, le théâtre, la danse, l'impro, ça peut être difficile pour eux... Depuis deux ans, je suis responsable de la rétention et du recrutement des apprenants au Conseil scolaire acadien provincial (CSAP). Avant, j'ai été ADSC dans une école de la région d'Halifax pendant trois ans.

Voici une de mes aventures lorsque j'étais agent. J'ai commencé dans une école très urbaine, au centre d'Halifax, où il y avait des élèves ayant toutes sortes de besoins. C'était vraiment un *melting pot* de jeunes. Quand j'ai commencé à travailler à cette école-là, il y avait environ 300 jeunes; maintenant il y en a plus de 450. Donc, c'est une école très grandissante.

Ces jeunes ont des *backgrounds* très variés. On a des élèves qui viennent de familles assez aisées; leurs parents sont médecins ou ont des très bons emplois. On a aussi des familles qui habitent dans des quartiers très démunis. Il y a maintenant aussi de plus en plus de familles immigrantes qui s'installent dans les régions avoisinantes de l'école.

Lors de mon entrevue pour le poste d'agent, j'ai dit à ma direction que j'avais déjà enseigné la danse par le passé. Quand j'étais jeune, je prenais des cours de danse et, par la suite, j'ai enseigné la danse. Je pense que cette information est restée dans sa tête, car, quand j'ai commencé, elle m'a dit qu'elle aimerait que j'organise des ateliers de danse ou un petit club de danse à l'heure du midi. Mais ce que je ne savais pas et qu'elle ne m'a pas dit dès le début, c'est que les jeunes à qui j'allais enseigner étaient plutôt démunis, qu'ils avaient peu d'argent. Certains aussi avaient des problèmes de comportement.

Donc, ça a pris du temps pour que ces petits ateliers de danse-là commencent comme du monde! En effet, j'ai commencé la première semaine de novembre 2019, alors c'est ça qui a été vraiment difficile pour moi. Ensuite, on a eu la COVID en mars de 2020. C'est pourquoi ma période de temps avec ces jeunes-là a été très courte. J'ai vraiment juste eu de novembre 2019 à la première semaine de mars 2020. Je n'ai pas commencé ça la première semaine, j'ai commencé à la fin novembre jusqu'à la nouvelle année, jusqu'au début 2020. Parce qu'au début, les jeunes ne voulaient pas.

Ils venaient me voir, une fois par semaine, à l'heure du midi, dans la salle de classe que j'avais et ils ne voulaient pas participer. Ils mangeaient leur lunch et s'assoiaient. Ils ne voulaient rien faire et rien savoir de moi. Moi, je disais : « OK, on se lève. On va bouger. On va danser. On va faire de quoi... On va juste bouger, vraiment comme hip-hop, un peu *chill*, rien de trop chorégraphié ». Par la suite, j'ai essayé de vraiment mousser la musique francophone. On pousse vraiment la musique francophone dans l'école. Les jeunes étaient en 5^e-6^e année et ils n'avaient aucun intérêt pour la musique francophone que j'essayais de leur présenter. Un jour, même sans faire jouer de la musique, je leur ai demandé quels étaient les artistes qu'ils écoutaient. Comme ces élèves-là n'étaient pas allophones, il n'y avait pas de barrière de la langue. Même s'il y avait quelques

immigrants, je n'ai jamais reçu de commentaires négatifs. Parfois, lorsqu'on vient d'autres cultures, on peut se demander pourquoi il y a un gars qui danse des affaires comme ça. Ce qui n'était pas le cas de ce groupe. Il n'y a jamais eu d'interactions négatives non plus. Ceux et celles que je vois encore, par exemple, sont toujours contents.

Ils m'ont donc présenté des rappeurs anglophones que je ne connaissais pas et, par la suite, j'ai fait ma recherche pour savoir quelle musique anglophone pourrait être le même style de musique en français. J'ai essayé de trouver de la musique francophone rap pour trouver quelque chose qu'ils allaient aimer. C'est vraiment en 2020 que les choses ont commencé à bouger, qu'on a fait des affaires avec la musique. Je me souviens qu'un jour, j'ai amené une chanson et un des gars qui faisait partie de ce groupe-là, dès que le beat a vraiment commencé, il a commencé à *feeler* la musique. C'est à ce moment que les choses ont commencé à changer. C'est à partir de ce moment-là que j'ai vu l'impact. À plusieurs reprises, ils ont dit : « Monsieur, pourriez-vous jouer tel ou tel rappeur en anglais? » Mais j'essayais à toutes les fois d'apporter des nouvelles pièces de musique de rap de partout dans le monde. On les encourageait aussi à participer à des rassemblements, à la fin du mois. Après, il y a eu la pandémie de COVID-19 et puis, pas longtemps après, ces jeunes-là ont malheureusement changé d'école. Ils sont partis à une autre école francophone du côté de Dartmouth, de l'autre côté du pont. Ils ont quitté pour une autre école du CSAP, ce qui est bien. Et ils participent activement à des événements et à des spectacles. Par exemple il y a un spectacle ethnoculturel qui s'en vient et auquel ils participent, en faisant des numéros de danse. Ils ont participé aussi aux Étoiles en mars. C'est pourquoi je me réjouis de voir ces jeunes-là continuer leur passion pour la danse, mais avec de la musique en français.

C'est peut-être un drôle d'adon mais, à la fin de la semaine passée, on a fait un événement jeunesse Autour du feu avec plus de 200 jeunes venant de tous les coins de la province. Et j'ai revu deux de ces jeunes-là! Ça faisait littéralement trois ou quatre ans que je ne les avais pas vus. Ces jeunes-là ne viennent pas de cours de danse, c'est-à-dire que ce ne sont pas des jeunes qui vont à des cours de danse à toutes les semaines. Ce sont juste des jeunes qui dansent chez eux, qui regardaient des vidéos sur YouTube, des affaires comme ça, avant que je les rencontre.

Et ils continuent leur passion pour la danse! C'étaient juste des jeunes qui dansaient au hasard en regardant des vidéos en ligne ou sur la cour d'école, mais avec de la musique en anglais. Alors que maintenant, ils ont la chance de mélanger leur passion, la danse, avec de la musique en français, je pense. Je leur dis que l'anglais n'est pas nécessairement négatif. Il faudrait seulement qu'ils soient plus exposés au français, parce que l'anglais est littéralement partout. Je leur dis aussi que, comme ils vont graduer du CSAP, ils seront des élèves pratiquement bilingues et ils auront plus d'opportunités, entre autres, sur le marché du travail.

Je suis conscient du fait que c'est super difficile au début et que, parfois, on se rend à un stade où on veut abandonner et les laisser faire jouer de la musique en anglais. Mais ça vaut la peine de ne pas lâcher! J'ai grandi dans un milieu où j'étais vraiment exposé à la culture francophone. J'ai vécu dans un milieu minoritaire dans une ville anglophone où, en dehors des murs de l'école, je vivais toute la journée en anglais. Même si ma mère est anglophone, j'allais à l'école en français. L'agente culturelle ou *whatever* quel est son titre, m'a ainsi permis de connaître le théâtre, la musique, la danse dans toute la diversité du français, que ce soit Acadien, que ce soit Québécois, du Nouveau-Brunswick, de la France, de l'Afrique. Pour moi, c'est tellement important qu'on transmette ça à nos jeunes.

Il ne faut pas lâcher! Au début, je voulais lâcher! Je me suis demandé : « Qu'est-ce que je fais ici? » Parce que je savais qu'un des garçons dans le groupe avait des problèmes de comportement en salle de classe; il se faisait retirer de celle-ci très souvent. Mon *background* étant en marketing et en communication... Il s'agissait d'une situation à laquelle je n'avais jamais fait face. Je n'avais jamais vraiment travaillé avec des jeunes ayant des besoins particuliers. Je n'avais peut-être pas peur, mais si l'enfant est violent ou pète une crise, moi je n'ai aucune idée quoi faire. En tant qu'agent, on ne reçoit pas ces formations-là! Il faut que tu animes un groupe, mais si quelque chose arrive, qu'est-ce qui se passe, *I don't know*, je ne le sais pas! Nos agents ont des parcours très différents. Certains sont très artistiques, d'autres ont de l'expérience en petite enfance ou en travail social. On n'a donc pas tous les mêmes compétences pour répondre à ces besoins-là.

Par ailleurs, ma direction était une personne très intense mais, sans elle, je ne pense pas que j'aurais été l'agent que j'ai été et je ne pense pas que j'occuperais le poste que j'occupe en ce moment. Elle et moi, on n'avait pas les mêmes valeurs. La plupart du temps, on ne voyait pas les choses de la même manière. Aussi, en raison de la diversité au sein de la communauté scolaire qu'on avait, les parents étaient demandants. Alors moi, j'avais des activités *on the go*, toujours « sur-occupé » les midis. Tous les spectacles en soirée, c'est moi qui les faisais. Durant la COVID, plusieurs des agents n'ont pas fait grand-chose, alors que moi, je me suis fait dire : « Tu dois être présent à chaque jour en ligne pour nos familles ». Alors, je me suis mis dans mon salon à faire des vidéos de bricolage, de projets de science, de lecture, de musique, des liens pour des sites en ligne. À chaque jour, j'avais quelque chose *live* sur le Facebook de l'école. Si je n'avais pas eu cette direction-là qui m'a poussé à être tellement productif, *on the go*, qui m'a dit : « Fonce! », je ne pense pas que je pourrais occuper mon poste actuel. En effet, lors de l'entrevue pour le poste que j'occupe maintenant, une des premières choses que m'a dites celui qui est mon superviseur aujourd'hui était : « Ah oui, je me souviens de toi durant la COVID, tu avais fait toutes les vidéos de bricolage! »

Finalement, même si au début j'avais très peur, le gars qui a vraiment *vibé* avec la musique pour la première fois, c'était l'un des jeunes ayant des besoins particuliers. Alors, mon conseil, c'est vraiment de ne pas lâcher! Je le dis très souvent, *whatever* qui existe en anglais, ça existe en français aussi, venant de l'Acadie ou de n'importe quel autre coin de la francophonie. Par exemple, si l'élève aime Britney Spears, je suis certain qu'il y a un artiste francophone proche de ce style de musique. Si c'est du rap, comme Nikki Minaj, j' imagine qu'il y a quelqu'un qui est francophone qui fait la même affaire. C'est vraiment à nous, en tant qu'agents, de faire ces recherches-là dans le milieu francophone, de trouver l'artiste qui correspond et de le faire découvrir à nos jeunes. Qu'ils soient afro-néo-écossais, mais francophones, qu'ils soient micmacs, qu'ils soient queer et francophones, toutes ces facettes-là de leur vie, de leurs identités, sont importantes. Il faut que tout ça puisse exister sous la lentille francophone et pas seulement que tu peux être ça et anglophone...

Dylan



**Le récit
de pratique
d'Enzo**

Aller à la rencontre des gens

Je m'appelle Enzo et j'occupe le poste d'agent de développement scolaire communautaire (ADSC) depuis cinq ou six ans. Je suis une personne immigrante et j'habite dans le nord de la Nouvelle-Écosse. J'ai eu ce poste grâce à la personne qui l'occupait avant moi. Il a dû quitter pour des raisons de santé et m'a fortement suggéré de soumettre ma candidature. J'étais déjà un peu impliqué à l'école et j'étais aussi en contact avec certains enseignants dans un théâtre local. C'est pourquoi le titulaire du poste m'a conseillé d'appliquer pour le travail qu'il laissait. En plus de la direction de l'école, qui m'a conseillé de postuler à cet emploi, plusieurs personnes m'ont dit que je serais bien dans ce poste-là. C'est ainsi que je suis devenu ADSC.

Il s'agit d'un poste qui existe dans les écoles francophones de la Nouvelle-Écosse et dont le rôle est de faire le lien entre la communauté, le milieu artistique et l'école. C'est un travail qui se réalise vraiment dans l'école. J'ai un bureau dans l'école. Notre centre communautaire principal est, en fait, vraiment rattaché à l'école. Il est dans les mêmes murs. Mon travail d'ADSC comprend plusieurs volets dont celui de faire le lien avec les familles, avec les centres communautaires, avec les centres artistiques, les musées et tout ce qui est autour. Mon rôle est donc d'amener de la culture dans l'école, d'accueillir

des artistes, ce genre de choses. C'est un volet assez important. Lorsque je dis culture, il est question de la culture acadienne francophone, certes, mais aussi de la culture d'autres groupes. À ce propos, dans les dernières années nous avons eu beaucoup d'activités liées à la culture autochtone, celle des Micmacs, ainsi que la culture afro-néo-écossaise, avec des groupes africains, le Mois de l'histoire des Noirs, etc. Ce travail avec d'autres groupes existait déjà, mais nous réalisons un peu plus d'activités avec les autochtones maintenant, à la suite de l'embauche récente de deux agentes qui font le lien directement avec les Micmacs.

Il y a d'ailleurs beaucoup d'Acadiens qui descendent des Micmacs. C'est ce qu'ils appellent les Métis. Ma femme a des ancêtres micmacs et, chez les élèves, lorsqu'on regarde trois ou quatre générations en arrière, il y avait un ancêtre micmac. Il faut dire que c'était une époque où, alors que les Anglais chassaient les Micmacs, les Acadiens avaient des enfants avec les membres de ce groupe. L'un des défis auxquels nous faisons face, c'est le défi de la langue. Dans nos écoles francophones, puisque nous sommes vraiment en milieu minoritaire, nous essayons effectivement de défendre le français, de nous battre pour garder notre français. C'est pourquoi, dans l'ensemble du système, nous essayons

sans cesse d'avoir des activités en français. De ce fait, notre travail se fait tout le temps en français, d'où le défi avec les Micmacs, car la plupart sont des anglophones. Ils parlent anglais et micmac. Il y en a très peu qui parlent français. Par conséquent, moi en tant qu'ADSC, si je veux faire une activité avec les Micmacs, l'activité se fera en anglais. C'est toujours un peu compliqué. Nous devons toujours négocier un peu. Le fait d'avoir ces deux agentes maintenant aide un peu plus. Quand elles sont là, elles peuvent valider que l'activité sera en anglais parce qu'il s'agit des Micmacs, donc il n'y a pas de problème, nous avons le droit de la faire. En agissant ainsi, nous tentons de recréer ce lien historique avec les Micmacs.

Par ailleurs, contrairement aux directions d'écoles et aux enseignants qui, selon moi, ont tendance à rester assez longtemps en poste, au niveau des ADSC, il y a eu énormément de roulement, ce qui pose un défi à la collaboration entre les équipes. L'une des raisons ayant causé ce roulement est le salaire. Au début, le salaire était un peu bas. Ainsi, certaines personnes se sont retrouvées en poste et, en recevant leur salaire, se sont aperçues que cela n'était pas assez pour subvenir à leurs besoins, surtout dans les grandes villes de la Nouvelle-Écosse. Un autre facteur important dans le travail d'un ADSC est l'aspect culturel. Nous sommes dans des communautés acadiennes et nous travaillons avec des centres communautaires, des partenaires communautaires. Si un ADSC vient d'un autre pays et ne s'y connaît pas du tout en matière de culture acadienne, c'est beaucoup plus dur. Il y a beaucoup de choses à apprendre : connaître les organismes avec lesquels nous travaillons, leur rôle, leur place dans la Nouvelle-Écosse, dans l'Acadie. Il en est de même pour l'aspect historique, par exemple, des activités organisées avec les Micmacs, avec les Afro-Néo-Écossais. Cela demande des connaissances sur l'histoire de la Nouvelle-Écosse, sur ce qui s'est passé avec les Micmacs, avec la déportation, avec Africville, ce genre de choses. Cela veut dire que, même si nous ne sommes pas nous-mêmes Acadiens, il faut connaître ces aspects pour faire la promotion de la francophonie acadienne en tant qu'ADSC.

Parmi nos 22 ADSC, la moitié sont des ADSC qui sont là depuis assez longtemps. Ce sont des Acadiens issus du système acadien ou même des anciens élèves de l'école dans laquelle ils travaillent. L'autre moitié est composée de beaucoup d'immigrants

de toutes origines. Moi, je suis un immigrant. Il y a des ADSC qui viennent de la Suisse, de la Belgique, de la France, de l'Afrique, de l'Algérie. Beaucoup de pays sont représentés, ce qui, en soi, est très riche et apporte une certaine richesse à l'école où travaillent ces personnes. Par exemple, dans mon école, un ADSC venait d'Ukraine et un autre du Chili, ce qui permet d'apporter quelque chose de nouveau aux élèves, une autre vision du monde. Cette diversité est observée chez les élèves aussi, surtout dans les grandes villes. En fait, essentiellement à Halifax, il y a des écoles très peuplées où il y a énormément de jeunes issus de l'immigration. Une école avait même fait une murale avec « Bonjour » ou « Bienvenue » dans toutes les langues parlées dans l'école. Il y avait plus d'une quinzaine de langues. D'un autre côté, il y a aussi des écoles situées soit très au nord ou très au sud de la Nouvelle-Écosse, qui sont beaucoup plus rurales et où, par exemple, il n'y a aucun Africain, aucun Asiatique, etc. Ce sont des toutes petites populations!

Si je reviens au poste d'ADSC, cela fait peut-être une dizaine d'années qu'il existe, alors il n'est pas récent. Mais c'est un poste qui a été compliqué à décrire et qui demeure, à ce jour, un peu vague. Cela étant dit, c'est une bonne chose en même temps parce que cela nous permet d'être très flexibles. Le travail que je fais dans mon école, par exemple, est complètement différent de celui que fait un autre ADSC dans une autre école. Ainsi, nous pouvons profiter de nos forces. Moi, je suis plutôt à l'aise avec la technologie. Je suis un peu *nerd*, *geek*. Si quelqu'un me demandait de faire des activités de danse africaine ou du yoga, je serais sûrement beaucoup moins à l'aise. En revanche, il y en a qui font ce genre d'activités dans d'autres écoles et qui le font extrêmement bien. Certains ADSC participent beaucoup à des activités sportives, à des compétitions de sport, etc. C'est à la fois une force et une différence. Par contre, comme le rôle d'ADSC n'est pas hyper défini, parfois cela devient compliqué pour les enseignants de comprendre ce que nous faisons.

Une partie de notre travail consiste à s'occuper des réseaux sociaux, à faire la promotion de l'école et des activités à travers Facebook, etc. À un moment donné, l'ADSC se définissait quasiment comme la personne qui s'occupe des réseaux sociaux, alors que ce que nous faisons va bien au-delà des publications sur Facebook. En effet, nous réalisons beaucoup d'autres activités. Moi, par exemple, ces dernières années je

trouvais qu'il n'y avait pas assez d'activités ou de projets pour les élèves *nerds* ou *geeks*. Il est à noter que j'utilise ces termes dans un sens très positif, parce que je me définis vraiment comme étant un *nerd*. J'avais remarqué qu'il y avait beaucoup de choses pour le volet sports, différentes équipes dans toutes sortes de sports, ce qui n'était pas le cas pour les activités offertes aux élèves moins sportifs, selon moi. Il faut ajouter aussi qu'il y a beaucoup d'écoles en Nouvelle-Écosse qui sont dans des communautés de pêcheurs, au bord de la mer. Il y a ainsi beaucoup d'enfants qui sont passionnés par la pêche et qui pêchent avec leurs parents, leurs oncles et tantes, leurs familles, etc.

C'est dans ce contexte que mon projet est né. C'est un projet que j'ai démarré cette année, une compétition inter-écoles de petits bateaux en radio commandée. Il y a beaucoup de projets de robotique, beaucoup d'organismes qui essaient d'amener, entre autres, de la robotique ou du codage dans les écoles. Or, d'entrée de jeu, c'est un peu compliqué. Premièrement, les élèves ont très peu de temps et les enseignants en ont encore moins. Deuxièmement, les enseignants n'ont pas tous le temps d'apprendre le codage, la robotique, de créer des clubs après l'école. Ce sont toutes des choses qui sont un peu abstraites. Par exemple, il y a des questionnements sur l'utilité d'un robot, ce que fait un robot, si c'est un robot va qui ramasser les poubelles ou un robot qui va écrire des choses. C'est un peu flou. Même si la technologie est très en évidence, des imprimantes 3D, les drones, ce genre de choses, ces robots demeurent tout de même des jouets qui, finalement, n'ont pas d'applications concrètes. C'est pourquoi je voulais vraiment quelque chose de concret.

Au début, j'avais pensé à fabriquer un bateau dans lequel il y aurait un élève. Vu les enjeux de sécurité, les gilets de sauvetage, etc., j'ai décidé de faire un bateau sans passager. Mais les bateaux sont quand même assez gros : ils font trois pieds de long. Ensuite, j'avais pensé à aller voir l'enseignant qui donnait le cours sur les océans, car je trouvais qu'il y avait une certaine cohérence entre les bateaux et les océans. Or, tout comme pour les autres enseignants qui sont tenus par les programmes éducatifs, il semblait difficile pour lui de se dégager du temps pour ce projet. Je me suis donc lancé seul. J'ai contacté Labos Créatifs. Je savais que j'aurais besoin de sous à un certain moment, l'argent étant toujours le nerf de

la guerre. J'ai eu beaucoup de chance d'avoir du support et de l'écoute de la part de Labos Créatifs, qui m'a aidé avec le financement. J'ai trouvé d'autres partenaires locaux, par la suite, tels que des musées locaux, le Conseil de développement économique de la Nouvelle-Écosse, la Caisse populaire. J'ai envoyé des lettres à droite et à gauche, à tous ces petits organismes pour faire des demandes de financement. De plus, j'ai formé une équipe pour notre école. Ensuite, j'ai contacté d'autres écoles pour voir s'il y avait de l'intérêt à se joindre à nous. Finalement, six équipes se sont inscrites. L'événement prend forme, mais il reste une grande liste de choses à faire.

L'un des défis que j'ai constatés, c'est qu'il est assez difficile de travailler sur ce projet pendant les heures de cours. C'est ce qui m'a amené à proposer de réaliser cette activité après l'école. Après leurs cours, les enseignants sont libres de faire comme ils veulent, de l'intégrer aux cours ou au programme éducatif, ou non. Mais notre idée, c'est vraiment d'avoir une activité qui se passe après les classes. Donc, deux fois par semaine, de 15 à 17 heures, je reste après l'école. Nous nous retrouvons tous dans une salle avec les élèves pour travailler sur notre bateau. Chaque équipe est composée d'un enseignant responsable de l'encadrement et de deux à huit élèves qui fabriquent le bateau.

Pour rejoindre les autres écoles plus facilement, j'ai envoyé la description de mon projet à tous les ADSC. Nous nous connaissons très bien, nous sommes une petite équipe, comme une famille et nous sommes très proches les uns des autres. Je leur ai transmis l'invitation à faire circuler dans des écoles ou à transmettre à quelqu'un qu'ils connaissent, un enseignant de sciences, un parent d'élève qui est constructeur de bateau, n'importe qui de la communauté qui pouvait s'y intéresser. L'avantage des ADSC, c'est que, non seulement nous connaissons très bien les employés de l'école, mais nous connaissons aussi les membres de la communauté, les parents d'élèves, les centres communautaires, etc. Il y a donc plusieurs ADSC qui ont participé au lancement du projet, trouvé des élèves intéressés et trouvé une personne intéressée. C'est désormais dans les mains de ces personnes. À ma surprise, du côté des élèves, il y a eu beaucoup plus d'intérêt que ce à quoi je m'attendais. Les élèves étaient vraiment très motivés à prendre part à l'activité. Leur intérêt a vraiment confirmé ce que je pensais, c'est-à-dire

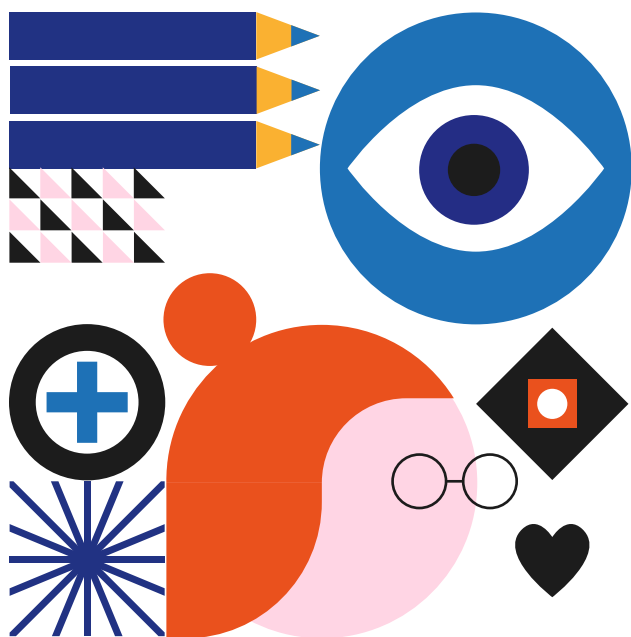
qu'il y avait vraiment ce besoin d'avoir un projet concret, du type *handy*, un projet manuel. Donc, il y a eu beaucoup de support de la part des élèves, à la fois du primaire et du secondaire. Dans mon équipe, j'ai des élèves des deux degrés. Il y a une ou deux équipes composées uniquement d'élèves du secondaire. Pour les autres, je n'ai pas encore eu de détails. Moi, je voulais vraiment mélanger les jeunes, parce que, typiquement, dans le cadre des activités sportives, c'est difficile de mélanger des primaires et des secondaires compte tenu de la différence physique, alors que pour des projets plus techniques c'est bien. J'aime que les petits interagissent avec des grands pour voir tout ce que les grands savent faire. Du côté des grands, j'apprécie aussi qu'ils interagissent avec les plus jeunes qu'eux parce que ces derniers ont encore ce côté un peu rêveur et encore plus d'idées, sans se préoccuper si elles font sens ou non.

De plus, il y a eu beaucoup d'intérêt de la part des médias et des partenaires communautaires. Tout le monde m'a dit que c'était une superbe idée. Donc, il y avait de l'intérêt à y participer, à savoir comment aider, etc. Nous avons des parrains qui vont organiser un BBQ. Les 25 et 26 juin prochains, nous nous retrouverons à l'école sur le bord de l'eau où aura lieu une épreuve. Les bateaux doivent tous traverser, se rendre dans l'île d'en face et ramener un petit trésor qui contiendra des sucreries faites maison et locales. C'est du tamarin, cela ressemble à de la tire. La date choisie correspond à la journée socioculturelle. Il s'agit d'une journée de fin d'année où d'autres activités sont organisées. Par exemple, beaucoup d'écoles font des sorties de classe : aller au parc national à côté, faire du *paddle board*, aller à la plage, faire du *shopping* dans la ville la plus proche, manger de la pizza, ce genre de choses. C'est encore une journée d'école, mais il n'y a pas de cours. Pour ce projet, je n'ai pas vraiment fait face à des réticences. Dans l'ensemble, j'ai remarqué qu'il y a eu un petit manque d'appui de la part de l'équipe enseignante. Or, c'est assez compréhensible, considérant leurs défis en ce qui concerne les programmes et les délais à respecter. C'est sûr que j'aurais aimé la participation d'un plus grand nombre d'écoles. J'aurais aimé que des enseignants des différentes écoles s'y intéressent davantage.

Il faut comprendre aussi que la relation entre les ADSC et le personnel enseignant est assez variable selon les écoles. En discutant avec des ADSC d'autres écoles, il ressort souvent que ce sont deux milieux très différents, deux syndicats différents, enfin deux réalités différentes. Les enseignants par exemple, ont souvent des choses à faire après l'école, entre autres, ils ont des copies à corriger le soir, alors que nous, lorsque nos heures au travail sont finies, le travail est fini. Cependant, nous travaillons durant l'été, pendant les vacances de Noël, etc. De plus, les ADSC font souvent des remarques concernant la collaboration au sein de l'école. Lorsque l'école organise une activité, elle demande de l'aide aux ADSC. Or, si c'est l'ADSC qui organise quelque chose, c'est rare que l'école ou les enseignants aident à l'activité. Dans mon cas, je me considère chanceux, car je suis dans une petite école où tout le monde se connaît très bien et j'ai du support.

Mon conseil à quelqu'un qui arrive comme ADSC et qui a envie de démarrer un nouveau projet ou une activité qui n'a jamais été réalisée serait de rencontrer le maximum de personnes possible. Cela vaut toujours la peine d'aller rencontrer les gens plutôt que de se cacher derrière des courriels, derrière un ordinateur. De plus, en tant qu'ADSC, nous sommes assez flexibles. Nous pouvons sortir de l'école et nous déplacer, aller à des centres communautaires, rencontrer des partenaires communautaires. Il ne faut pas hésiter à leur parler, à se rendre vraiment visible et à rencontrer les gens en direct pour pouvoir échanger et discuter. C'est très enrichissant, car ces échanges nous permettent d'apprendre beaucoup sur les défis auxquels ils font face. Par exemple, beaucoup de centres communautaires sont à bout de souffle. Il y a beaucoup de régions acadiennes qui ont historiquement fonctionné sur la base du bénévolat, mais maintenant il y a de moins en moins de bénévoles et c'est de plus en plus dur. Ce sont des gens qui veulent faire des projets et qui ont des ressources financières, mais qui manquent de personnel. Donc, il faut aller rencontrer ces gens-là. L'organisme a les fonds et disons que vous, vous connaissez un parent qui veut faire une telle activité. Alors, mettons-les ensemble et, d'un seul coup, nous avons les ressources humaines et les ressources financières pour démarrer des projets!

Enzo



**Le récit
de pratique
de Luna**

Trouver sa place à l'école, tout en restant soi-même

Je m'appelle Luna et je suis agente de développement scolaire et communautaire (ADSC), au sud de la Nouvelle-Écosse. Je dirais que je suis là pour faciliter la communication avec la communauté. Cela fait 10 ans que je fais ce travail. Je suis en constante conversation avec les partenaires communautaires. Je pense que j'ai eu ce poste, parce que j'étais déjà très engagée dans la communauté et auprès des élèves. J'ai juste traduit mon engagement à l'école et, maintenant, je peux faire venir la communauté dans l'école.

Une situation que j'aimerais partager dans le cadre de ce récit concerne un grand projet communautaire qu'on avait mis en place. Une partie de ce projet était de créer des grosses têtes pour les défilés des tintamarres pendant l'été. On avait une subvention. Des artistes de la Nouvelle-Écosse qui sont experts dans ce genre de création étaient venus à l'école faire une résidence d'artistes pour deux-trois jours. C'était fabuleux! On a installé la résidence dans un local de l'école qui est comme une grande salle, un gros atelier. On a de la chance, car c'est paqueté d'outils et de ressources. Au total, deux artistes et un membre de la communauté, qui était le chef de projet, étaient toujours dans cette salle pendant la journée. C'est un espace collectif où les élèves peuvent venir. C'est toujours ouvert. Dans l'école, certains des élèves

étaient comme mis à côté de temps en temps; les enseignants les trouvaient sûrement un peu difficiles. Cet espace est devenu leur place, un endroit où ils se sentaient *séçures*.

Je ne connaissais pas trop bien ces élèves, mais je les voyais autour du local. Ils regardaient ce qu'on faisait, puis ils nous parlaient de pas grand-chose. Après la résidence d'artistes, il restait des détails à finaliser sur les têtes géantes. Une journée, j'avais besoin de peindre la première couche sur une des têtes. Il y avait une fille qui était là. Je lui ai demandé : « Veux-tu le faire? C'est juste une couche de blanc là... ». Je ne la connaissais pas vraiment, mais elle m'a répondu que oui, elle allait le faire! *So yeah!* J'ai préparé la peinture et elle était vraiment absorbée par sa tâche... Ensuite, une fois la couche sèche, je lui ai demandé si elle voulait peindre, si elle avait des idées pour la tête. À la fin, elle a pris deux têtes sur lesquelles on a travaillé pendant la résidence et elle les a complètement décorées, mis des sourcils, des boucles d'oreilles dorées... Elle était toute emballée. C'était si beau à voir... Je trouve que ça a vraiment créé un sentiment d'inclusion. Alors, ça, c'était l'été passé.

Aujourd'hui, les jeunes sont installés dans la salle. L'élève fait ses crédits coop avec moi. Elle est

responsable de la salle; son comportement dans l'école a complètement changé. Elle est contente de venir à l'école et elle me texte lorsqu'elle ne vient pas. Dans une partie du projet, on est allées visiter l'artiste qui est venu travailler avec nous. On a fait un *trip* ensemble, elle, ses amies qui étaient autour et qui l'aidaient et moi. Il s'agit d'un de leurs meilleurs souvenirs. On va retourner le voir la semaine prochaine et elles sont toutes excitées! Ça a vraiment créé un sentiment d'inclusion à l'école, ainsi qu'un sentiment de valorisation. Autrement, elles ne se sentaient pas trop valorisées dans les salles de classe où elles ne trouvaient pas vraiment leur place. Mais en voyant le sourire de cette élève, je considère qu'elle se sent valorisée. Elle a vraiment créé l'espace, son espace, qu'elle a décoré et où elle a mis ses choses. Toute l'école comprend que c'est son espace.

C'était une élève qui était beaucoup jugée par les autres et par les enseignants. Personne ne la comptait, parce qu'elle était difficile en classe. Elle était difficile et maintenant, elle est le contraire. Elle est incroyable comme personne. C'est formidable tout ce qu'elle peut apporter, son énergie, sa créativité. L'école n'est pas toujours faite pour des personnes comme elle. Elle a ses propres idées. Elle a beaucoup de respect pour elle-même. Ainsi, quand elle n'est pas respectée par les autres, c'est fini... Je trouve qu'elle est incroyable. De plus, dans le rôle que j'ai, j'ai cette opportunité-là de ne pas avoir besoin de noter les élèves, de les évaluer d'une manière. Donc, ils sont libres... Dans la salle, elle était libre de faire son affaire. Je ne lui ai pas dit de peindre sa tête en couleurs de n'importe quoi. Elle a fait de l'orange avec du rouge et elle l'a fait à sa manière.

Être agent, c'est une bonne opportunité d'avoir des interactions qui sont assez créatives, qui permettent aux élèves de s'épanouir et de se découvrir. C'est pourquoi je suis très fière de cette histoire-là et de la connexion qu'on a créée. Je trouve que tu n'as pas besoin de faire ça avec tous les élèves d'une école pour avoir un impact sur tous les élèves. Parce que, vraiment, quand ils voient qu'il y a une opportunité, les enseignants me disent : « Wow, elle est transformée! Elle vient à l'école avec un sourire sur sa face ». Elle est dans les salles de classe et même si elle n'y reste pas longtemps, elle ne dispute pas. On sait qu'elle va aller au laboratoire et qu'elle va finir son travail là-bas. Cela change l'atmosphère

dans la classe pour les autres élèves. Elle n'est pas là à se disputer, elle est là parce qu'elle sait qu'il y a une autre place pour elle. C'est comme si elle avait fait un compromis avec les gens sans le dire. Elle vient à l'école, mais elle choisit ce qu'elle fait. Cela laisse la porte ouverte à d'autres qui peuvent se sentir comme elle, je pense.

C'est la raison pour laquelle la diversité et l'inclusion ont un impact beaucoup plus grand que juste ce moment-là d'inclusion. Ça montre nos valeurs aux gens, comme de laisser quelqu'un trouver sa place. Ça envoie un message comme « Oh, j'ai l'opportunité d'avoir ma place et, tout de même, ça n'a pas besoin d'être à la même place. Mais je vois qu'il y a cette opportunité-là, je vois qu'il y a un non-jugement, je peux vraiment être moi-même ». Quand je regarde, je vois quelqu'un qui est accepté, inclus pour ce qu'il est. Dans notre société, c'est pour ça que la diversité est si importante. Je trouve qu'on ne fait pas assez ou on ne comprend pas l'importance de ces gestes. C'est important, parce que notre inclusion, ça nous montre qu'il y a une place pour nous, pour vrai, pour nous-mêmes. Puis moi, je vais trouver ma place à ma manière. Mais les exemples autour de moi me content une histoire. Je trouve que dans notre société, on valorise le capitalisme et la façon dont on travaille sur le plan économique.

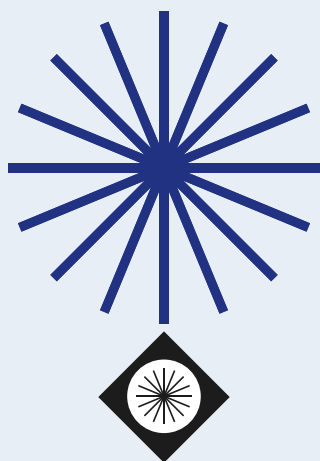
Puisqu'on a une responsabilité collective, on va inclure ces élèves. Ça fait partie de notre responsabilité. Ce sentiment d'inclusion, on le doit à tout le monde. Quelqu'un peut dire « Allez, ah je vais trouver ma place parce que je sais qu'il y a une place pour moi ». C'est sûr que moi, je sentais ça avec cette élève-là à l'école. Il y avait une place pour elle, pour partager sa richesse, ses capacités avec les autres. Et tout le monde va en profiter, même si ce n'est pas comme les autres, même si l'offre n'est pas dans les grilles d'évaluation qu'on a souvent. Pour moi, ça résonne dans toute l'école, même pour les enseignants, de savoir quelles sont nos valeurs collectives et comment on pourrait organiser notre situation. Autrement dit, comment on peut fonctionner autrement pour arriver, si on veut vraiment être une école inclusive. En voici l'exemple. Et c'est un tout petit, tout petit projet. Moi, ça me touche beaucoup, étant donné que je n'ai pas nécessairement beaucoup d'interactions avec l'école et avec les enseignants. Une situation comme celle-là me fait sentir que je suis ici pour une bonne raison!

Un conseil que je pourrais donner à d'autres agents qui vivent une situation dans ce style-là, c'est de se respecter soi-même et de respecter ses façons de travailler. C'est cela que j'apprends aussi. Parce que tous les agents sont différents. J'ai appris à travers cette histoire-là qu'on a tous nos forces et qu'il faut vraiment les connaître. Il faut aussi nous donner à nous autres, l'espace pour être nous-mêmes dans l'école, dans la situation, pour vraiment voir la manière dont on peut rayonner. On n'a pas besoin

d'arriver dans les grilles d'évaluation et de se limiter à ce qu'on voit les autres faire. Ce qu'on a à protéger, ce sont les couleurs qu'on peut donner, nous, à notre travail. C'est beaucoup plus durable. Ça cultive le bien-être et là, tu peux être vraiment, pleinement dans le travail que tu as. Enfin, d'avoir ce respect-là, ça rayonne pour les autres, puis, dans des opportunités interactives, les interactions avec les autres, les élèves, les enseignants, qui sont beaucoup plus authentiques.

Luna





©

Geneviève Audet, Josée Charette et Paula Brayner Souto Maior Lima, 2025.